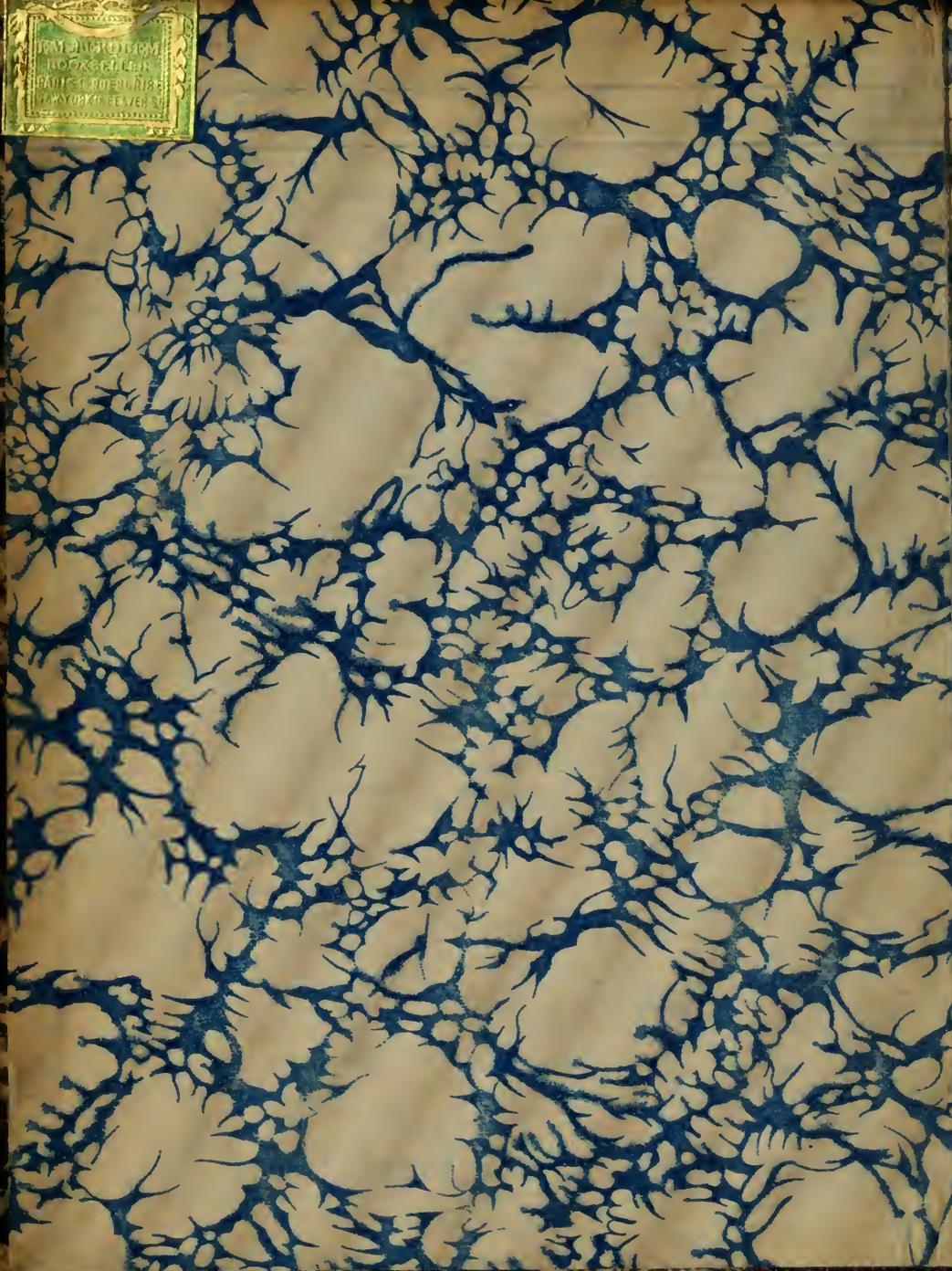




THE UNIVERSITY OF  
TORONTO  
PAUL S. DENNIS  
LIBRARY  
100 KING STREET WEST  
TORONTO, ONTARIO











CONTES PROVENÇAUX

## BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

Volumes in-16 illustrés. **Prix : 1 fr. 50**, volumes doubles à **3 fr.** ; volumes hors série à des prix divers.

---

L'attention du public — trop longtemps concentrée sur les modes, les gloires éphémères et les scandales de Paris — se porte, de plus en plus, vers ce qui concerne la vie des provinces : *On veut connaître les mœurs, les traditions, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les ressources de toutes les parties de la terre française.* En même temps, d'excellents esprits, venus de tous les points de l'horizon politique, soutiennent la *nécessité d'une réforme régionaliste* : ils cherchent à encourager les initiatives communales et régionales ; ils prétendent que l'organisation centraliste, en supprimant les libertés locales, a gêné l'activité française ; ils demandent qu'on laisse davantage les affaires de la commune à la commune, les affaires de la région à la région, et qu'on réserve à l'Etat les seules affaires d'intérêt national. Au delà de nos frontières se produisent des mouvements analogues : nous voyons les régimes centralistes partout menacés, et, dans toute l'Europe, nous assistons à un réveil des nationalités et des races.

Pour donner satisfaction à cette curiosité nouvelle, pour aider ces revendications, nous avons entrepris la publication d'une **BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE**. Dans d'élégants petits volumes à **1 fr. 50**, contenant de 80 à 140 pages, nous étudierons les régions françaises sous tous leurs aspects.

Les littérateurs français ne sont pas tous à Paris : il en est qui, modestement, dans de petites villes, quelquefois même dans des villages, ont écrit des chefs-d'œuvre : par exemple, pour la langue d'oc, Jasmin, Fourès, Roumanille, Aubanel, Mistral. D'autres écrivains ont étudié la vie provinciale et dit le charme de leur terroir avec autant d'exactitude que d'amour : Ereckmann-Chatrion, George Sand, Brizeux, Pouvillon, Ferdinand Fabre, Alphonse Daudet, Paul Arène, André Theuriet, pour ne parler que des disparus. En dehors même des grands ouvrages, on peut cueillir dans toute la France des gerbes de poèmes, chants et contes populaires. Nous voudrions avec ces fleurs constituer une *Anthologie des provinces françaises*.

On signale souvent, avec une légitime indignation, qu'une œuvre d'art est enlevée à un musée, à une église, à un monument de province pour être transportée, soit à l'étranger, soit dans des collections parisiennes. On gémit aussi sur le bouleversement et la profanation de nos plus beaux paysages. Il importe d'organiser une résistance énergique contre ces méfaits. En répandant le plus largement possible la connais-

sance de toutes nos richesses, de ces merveilleux ensembles artistiques que réalisent certaines villes, certains châteaux, certaines cathédrales, nous ferons une heureuse campagne de *défense artistique*, nous aiderons à retrouver et à reprendre les grandes *traditions de l'art français*. Dans des tableaux consacrés aux diverses régions, nous présenterons aux lecteurs *l'aspect de chaque contrée, de chaque pays de France*; nous leur donnerons, *sous une forme à la fois agréable et savante*, des *Guides* et des *Manuels de géographie régionale*.

Il ne suffit pas, d'ailleurs, d'observer sommairement les provinces comme un touriste qui les traverserait en train rapide. Il faut s'attacher aux détails les plus minutieux de la *vie économique* et aussi de *l'histoire*, des *mœurs* et des *traditions locales*. Nous atteindrons alors les sources mêmes de la vie française, nous sentirons plus exactement la magnifique diversité de la France et jusqu'aux moindres nuances de notre caractère national. Les érudits, les sociologues, les hommes politiques pourront faire leur profit de cette *étude des réalités françaises*, les artistes y trouveront des joies délicates et profondes, telles qu'on en éprouve, par exemple, à la lecture de Mistral ou de Barrès.

Tout en nous attachant spécialement aux régions françaises, nous ne négligerons pas *les exemples de l'étranger*. Nous examinerons les mouvements autonomistes ou régionalistes dans les pays qui ont souffert, comme la France, d'une excessive centralisation; nous suivrons toutes *les manifestations intéressantes de l'esprit particulariste*.

Notre tâche n'est pas seulement esthétique et scientifique : elle est, avant tout, patriotique. Nous voulons faire mieux connaître tout notre pays pour le faire mieux aimer; nous voulons chercher les moyens de développer librement toute sa vie matérielle et morale. Voilà pourquoi nous avons donné à cette **BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE**, le caractère modeste, mais nécessaire, d'une *œuvre de vulgarisation et de propagande*. Le format commode et le prix modique de ces volumes leur permettent de pénétrer dans toutes les *bibliothèques populaires*, de figurer parmi les *livres de lectures* et les *livres de prix* des écoles primaires et secondaires. Des illustrations augmenteront souvent l'attrait de ces ouvrages. Des séries spéciales de *Récits historiques et légendaires*, de *Lectures géographiques*, d'*Études scolaires sur les différentes régions* seront formées particulièrement pour nos jeunes écoliers.

Nous sommes heureux de nous associer ainsi à la vigoureuse *propagande régionaliste* entreprise dans toute la France. Des études d'ensemble ouvriront nos diverses séries : on verra par elles que nous entendons nous intéresser à toutes les questions artistiques, économiques, sociales qui touchent à la vie des régions françaises. Nous espérons ainsi pouvoir contribuer utilement à la *renaissance provinciale*.

FRÉDÉRIC CHARPIN, Directeur de la *Bibliothèque Régionaliste*.

---



ROUMANILLE

(1818 — 1891)

La Prov  
R8595c

BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

---

---

# Contes

# Provençaux

PAR

JOSEPH ROUMANILLE

*Contes choisis, avec le texte provençal et la  
traduction française.*



PARIS  
BLOUD ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

—  
1911

Traduction et reproduction interdites.

123846  
—  
27/8/12



## INTRODUCTION

Joseph Roumanille naquit, à Saint-Rémy de Provence, le 18 août 1818. Il était l'aîné des sept enfants de Jean-Denis Roumanille, jardinier, et de Pierrette Piquet. Dans une poésie intitulée : *Où je veux mourir* (1), il nous dit lui-même ses origines :

« Dans un *mas* qui se cache au milieu des pommiers, — un beau matin au temps des aires, — je suis né d'un jardinier et d'une jardinière — dans les jardins de Saint-Rémy.

» De sept pauvres enfants, j'arrivai le premier... —

---

(1) Nous tenons à donner ici le texte provençal de cette poésie :

### MOUNTE VOLE MOURI

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié  
Un bèu matin, au tèms dis iero,  
Sièu na d'un jardinié 'mé d'uno jardinero,  
Dins li jardin de Sant-Roumié.

De sèt pàuris enfant venguère lou proumié...  
Aqui ma maire, à la testiero  
De ma bresso, souvènt vihavo de niue'ntiero  
Soun pichot malaut que dourmié.

Aro, autour de moun mas, tout ris, tout reverdejo;  
Lien de soun nis de flour, souspiro e voulastrejo  
L'auceloun que s'es enana!...

Vous n'en prègue, o moun Dièu! que vosto man benido  
Quand aurai prouu begu l'amarum de la vido,  
Sarre mis iue mounte siéu na.

Là, ma mère au chevet de mon berceau — souvent veillait des nuits entières — son petit malade endormi.

» Maintenant, autour de mon *mas*, tout rit, tout reverdit ; — loin de son nid de fleurs, volète et soupire — l'oisillon qui s'en est allé.

» Je vous en prie, ô mon Dieu, que votre main bénie, — quand j'aurai assez bu l'amertume de la vie, — ferme mes yeux où je suis né. »

Roumanille passa sa jeunesse au milieu des paysans, parlant sa langue maternelle avec ses parents et ses camarades, et se préparant ainsi de très loin à devenir le grand conteur provençal.

Cependant ce fut en français qu'il fit ses premiers essais poétiques, dans un journal de Tarascon, en 1836 (1). La mère de Roumanille entendit parler des

---

(1) *Le Bulletin*, devenu *l'Écho du Rhône*, un des premiers organes décentralisateurs de la Provence, fondé en 1855. Cf. la brochure de M. Jules de Terris, *Roumanille et la littérature provençale*. Pour la bibliographie de Roumanille, nous ne pouvons que renvoyer aux savantes recherches de M. Edmond Lefèvre qui, avec une patience, un zèle, une érudition au dessus de tout éloge, a constitué de précieux recueils bibliographiques sur le Félibrige et sur toute la littérature provençale. Nous voulons cependant signaler ici tout spécialement les études publiées sur Roumanille par Saint-René-Taillandier (*Études littéraires*, Paris. Plon. 1881) et par Paul Mariéton (Avignon, Roumanille, 1903); celle écrite en allemand, par le luxembourgeois Nicolas Welter; les éloges funèbres prononcés à Avignon, par Marrel, Joseph Huot, Paul Mariéton, François Séguin, Rochetin, Albert Arnavielle; à Saint-Rémy, par dom Xavier de Fourvières, Léon de Berluç-Pérussis, Marius Girard, Jean Monné et Charloun Rieu.

vers écrits par son fils. Un dimanche où le jeune poète était venu au *mas*, elle lui dit en provençal, la seule langue qu'elle connût :

« Est-il donc vrai, Joseph, que tu fais parler les papiers ?

— Mais comment, mère, puis-je faire parler les papiers ?

— Oh ! oui, on me l'a dit, tu fais parler les papiers, et qu'y mets-tu donc pour cela, mon fils ?

Elle avait pris un air si suppliant, sa voix câline fut tellement insinuante que Joseph désarmé s'empessa de la satisfaire en lui lisant, un peu confus, sa première fugue poétique.

Et Pierrette Piquet, l'œil humide et la tristesse au front :

— Mais, je ne t'ai pas compris, mon fils !...

Cette réponse, dans son admirable naïveté, alla droit au cœur navré du jeune homme, qui, l'œil humide à son tour, et regrettant de n'avoir pas écrit son premier chant dans la langue aimée de sa mère, s'écria avec émotion :

— Eh bien ! mère, je ferai désormais des vers que tu sauras comprendre (1). »

Roumanille fut quelques années professeur au collège de Nyons, puis, en 1845, dans une institution d'Avignon dirigée par M. Dupuy. Cette institution restera justement célèbre pour avoir eu comme professeur Joseph Roumanille et comme élève Frédéric Mistral, qui lui a consacré un chapitre de ses *Mémoires*. L'auteur des *Contes Provençaux* et le poète de *Mirèio* devaient être amis pour mille raisons ; ils étaient nés dans des localités très rapprochées, leurs parents se connaissaient de lon-

---

(1) Nous empruntons cette anecdote à la brochure de M. Jules de Terris.

gue date ; enfin tous deux brûlaient des mêmes ambitions poétiques et patriotiques.

« Un dimanche, pendant que l'on chantait aux vêpres, raconte Mistral, il me vint dans l'idée de traduire en vers provençaux les *Psaumes de la Pénitence*, et, alors, en tapinois, dans mon livre entr'ouvert, j'écrivais à mesure, avec un bout de crayon, les quatrains de ma version... Mais M. Roumanille qui était le surveillant, vint par derrière, saisit le papier où j'écrivais, le lit, puis le fait lire au prudent M. Dupuy, — qui fut, paraît-il, d'avis de ne pas me contrarier ; et, après vêpres, quand, autour des remparts d'Avignon, nous allions à la promenade, il m'interpella en ces termes :

— De cette façon, mon petit Mistral, tu t'amuses à faire des vers provençaux ?

— Oui, quelquefois, lui répondis-je.

— Veux-tu que je t'en dise, moi ? Ecoute.

Et Roumanille, d'une voix sympathique et bien timbrée, me récita les *Deux Agneaux*, et puis, le *Petit Joseph*, et puis *Pauloun*, et puis le *Pauvre*, et *Madeleine*, et *Louissette*, une vraie éclosion de fleurs d'avril, de fleurs de prés, fleurs annonciatrices du printemps félibréen qui me ravirent de plaisir et je m'écriai :

— Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière !

J'avais bien, jusque-là, lu à bâtons rompus un peu de provençal ; mais, ce qui m'ennuyait, c'était de voir notre langue, chez les écrivains modernes (à l'exception de Jasmin et du marquis de Lafare — que je ne connaissais pas), employée, en général, comme on eût dit par dérision. Et Roumanille, beau premier, dans le parler populaire des Provençaux du jour, chantait, lui, dignement, sous une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur.

En conséquence, et nonobstant une différence d'âge d'une douzaine d'années, lui, heureux de trouver un confident de sa Muse tout préparé pour le comprendre, moi, tressaillant d'entrer au sanctuaire de mon rêve, nous nous donnâmes la main, tels que des fils du même Dieu, et nous liâmes amitié sous une étoile si heureuse que, pendant un demi-siècle nous avons marché ensemble pour la même œuvre ethnique, sans que notre affection ou notre zèle se soient ralentis jamais (1). »

Cette page suffirait à immortaliser Roumanille. On se sent transporté de joie en voyant quel sort béni rassemble ainsi, dans un petit pensionnat d'Avignon, deux provençaux si disposés à se comprendre, à s'aimer et à poursuivre la main dans la main le même but : la Renaissance Provençale.

\*  
\* \*

La tâche urgente, dans cette œuvre de restauration, fut de redonner à la langue provençale « sa pureté primitive et cette noblesse qu'elle avait perdue au cours des siècles. » Roumanille et Mistral y travaillèrent de concert. L'auteur de *Mirèio* au cours de ses *Mémoires*, se montre très touché d'avoir été, malgré sa jeunesse, associé aux travaux de Roumanille et particulièrement

---

(1) F. MISTRAL. *Mes Origines*, Mémoires et Récits. Paris, 1906. (Ce délicieux ouvrage devrait être dans toutes les bibliothèques scolaires à côté des meilleurs livres classiques. Il est à cette place d'honneur en Allemagne et en Suède).

aux efforts nécessaires pour rendre au provençal son orthographe naturelle ; nous n'essaierons pas de discerner quelle fut la part de chacun des deux amis dans ce labeur commun. Constatons seulement leur succès et unissons-les dans une admiration reconnaissante.

Roumanille avait douze ans d'avance sur Mistral, il devait tout naturellement le précéder et lui frayer la voie. Tandis que Mistral terminait ses études en 1847, Roumanille qui était entré comme prote à l'imprimerie Séguin, profitait de cet emploi pour faire imprimer à peu de frais son premier recueil de vers, les *Pâquerettes*, (*Li Margarideto*) « élégies et stances printanières, d'un atticisme suave, inconnu jusque-là dans sa langue (1). »

Mistral a dit de lui : « Toi qui sais tresser dans tes harmonies, et les pleurs du peuple, et le rire des jeunes filles, et les fleurs du printemps ! »

L'œuvre de Roumanille est d'une richesse très variée : poète lyrique, polémiste, conteur, il fut remarquable dans tous les genres. Il fut en même temps un organisateur de premier ordre, provoquant les premières réunions de poètes provençaux qui devaient aboutir à la fondation du Félibrige et s'efforçant ensuite de maintenir parmi eux la concorde et l'amitié nécessaires pour leur œuvre commune.

Nous donnons en tête de ce volume la liste des principales publications de Roumanille. Nous signalons tout à fait à part la création de cet admirable *Armana Prouvençau*, petit recueil annuel qui vit le jour en 1855 et que M<sup>me</sup> Roumanille — digne continuatrice de son

---

(1) Paul MARIÉTON. Brochure citée, p. 11.

mari — publie aujourd'hui encore pour la plus grande joie du peuple du Midi. *L'Almanach Provençal* « bien-venu des paysans, goûté par les patriotes, estimé par les lettrés, recherché par les artistes », tire à dix mille exemplaires et pénètre dans les plus petits villages provençaux où il circule de mains en mains pendant les veillées d'hiver. « Toute la tradition, toute la raillerie, tout l'esprit de notre race se trouvent serrés là-dedans », a dit Mistral et si le peuple provençal, un jour, pouvait disparaître, ces petits livres suffiraient à faire connaître exactement sa façon d'être et de penser.

Les Contes de Roumanille ont paru d'abord dans *l'Almanach Provençal*; ils sont « un document immortel de la race, du langage et des mœurs en Provence ». A leur propos, Paul Mariéton a pu, avec raison, dire de Roumanille qu'il était un « Rabelais de famille ». Nos lecteurs jugeront eux-mêmes de l'intérêt de ces récits.

\*  
\* \*

Roumanille mourut le 24 mai 1891. « Ses derniers moments venus, comme son bras avait les mouvements involontaires des mourants : « Que cherches-tu ? lui dit sa femme. — Je cherche des mains d'amis à serrer (1)... » Ses amis ont gardé pour sa mémoire un culte passionné. Le plus illustre d'entre eux était loin de la Provence à ce moment douloureux ; de Venise, Mistral écrivit à Folco de Baroncelli une lettre touchante :

---

(1) Anecdote rapportée par Paul Mariéton, dans son étude écrite en juillet 1891.

« Si tu savais, disait-il,... quand, pendant plus de quarante ans, vous avez cheminé l'un avec l'autre ; que partis du même point, presque du même nid vous avez ouvert votre aile dans les mêmes branches en vue du même horizon ; quand vous avez en commun sur vos commencements ce fonds de détails qui créent pour une vie l'intimité de l'amitié ; quand, pendant quarante ans, vous avez pu vous dire : « J'ai connu ton père, j'ai connu ta mère » ; quand vous avez tous deux tété les mêmes traditions et les mêmes croyances et les mêmes coutumes ; que vous vous êtes attelés ensuite et opiniâtrés tous deux à une tâche sacrée ; que vous avez savouré ensemble et qu'ensemble vous avez pleuré les mêmes souvenirs de race et de pays ; que vous avez ahané pour les mêmes espérances, que vous avez tressailli dans les mêmes victoires et que vous avez partagé, en creusant le sillon, illusions, déceptions, tout ce qui est la vie : le coup qui, dans le sillon, terrasse pour toujours un des bœufs de la charrue, ébranle aussi, arrête et déconcerte l'autre.

Roumanille, c'était l'arbre où, depuis un demi-siècle, tous ceux que la Provence enivre (et bien d'autres aussi) sont venus essayer leur chant.

Roumanille écoutait, il abritait, il attisait. Il donnait des conseils, parfois des remontrances ; et comme il était du peuple et qu'il était resté peuple, s'il mettait dans ses remontrances assez de sel, il n'y mettait pas toujours de l'huile. Mais personne ne s'en fâchait. Il avait tant fait pour notre langue ; il avait mis, pour la rendre nette, pour la réhabiliter, tant d'affection, de savoir, d'esprit naturel, que tous respectaient son autorité de père, sa grâce de poète, sa valeur d'écrivain, son bon sens de vieux maître.

Roumanille était un homme de commandement, de bon commandement. Sous sa longue direction plus ou moins apparente, le Félibrige a navigué uni, allègrement, contre

les grosses eaux de tous les courants ; enfin ce bon Rouma (comme nous l'appelions en famille, entre nous), s'était fait populaire comme aucun félibre, en demeurant, sous sa vive plaisanterie, le soutien et l'apôtre de toute chose honnête (1). »

\*  
\* \*

Nous avons pensé qu'il serait bon de répandre largement l'œuvre de Roumanille et particulièrement ses *Contes Provençaux*.

Bien qu'une semblable publication s'adresse à tout le public français — et qu'elle ait même l'ambition de porter au-delà de nos frontières la renommée de notre grand conteur méridional, — nous n'avons pas voulu sacrifier le texte provençal. C'est, autant que possible, dans la version originale qu'il faut lire les chefs d'œuvre littéraires ; et d'ailleurs, notre profond amour pour la langue provençale, notre fidélité aux enseignements de Roumanille et de Mistral nous obligeaient à publier ces Contes dans les deux langues françaises.

F. C.

---

(1) Nous donnons la traduction française, insérée par Paul Mariéton, à la fin de sa brochure sur Roumanille. Pour étudier la vie et l'œuvre de Roumanille, on trouvera des renseignements de première importance dans l'*Armana Prouvençau*, ainsi que dans la collection du journal l'*Aioli*, publiée pendant quelques années, à Avignon, par Folco de Baroncelli.

---

# CONTE PROUVENÇAU

---

## LA VEDIGANO

Un jour, ma pauro grand nous disié... (ah ! se boutave pèr escri tout ço que nous countavo ma pauro grand, lou galant libre que n'en fariéu !) — Mis enfant, nous disié, sabès pas perqué ome bat femo, perqué loup sauto sus fedo e chin coursejo loup, lou sabès pas ? Eh ! bèn, escoutas, que vau iéu tout plan-plan vous-lou dire.

Quand lou bon Diéu, bon, mai juste, aguè bandi foro dóu paradis noste paire Adam e Èvo nosto maire, pèr-ço-que i'avien desóubeï, e quand venguè lou jour de l'an, Èvo fuguè sus pèd à la primo aubo pèr souveta la bono annado à soun ome e ié demanda sis estreno. Lou revihè, em'acò ié diguè : — Adamet, moun bèu ! bono annado, bèn granado, acoumpagnado !... Mis estreno ?

— Ah ! es mai tu ? — Adam ié faguè... Saras dounc toujour la memo ? Que noun me leissaves encaro un pau peneca ! Sies bèn pressado !... Ve, ma bello, devèn, avans, saluda lou bon Diéu ; senoun, se fachara mai.

— As resoun, — Èvo ié respond. Ié sounjave pas. Saluden avans lou bon Diéu, que se facharié mai.

# CONTES PROVENÇAUX

---

## LA VERGE D'OSIER

— Chers petits ! nous disait un soir ma pauvre mère-grand, (ah ! si je notais par écrit tout ce qu'elle nous racontait, l'aimable livre que je ferais !) — mes enfants ! nous disait-elle, vous ignorez pourquoi l'homme bat la femme, pourquoi le loup saute sur la brebis et le chien sur le loup ? — Vous ne le savez pas ? Eh ! bien, écoutez-moi : je vais vous le dire en douceur.

Quand le bon Dieu, — oui, bon, mais juste, — eut expulsé du paradis notre père Adam et notre mère Ève, coupables de désobéissance ; et quand arriva le jour de l'an, Ève fut sur pied dès l'aurore pour souhaiter la bonne année à son homme et lui demander ses étrennes. Elle le réveilla, et lui dit :

— Adam, mon petit chéri, bonne année ! bien nourrie ! bien accompagnée ! Mes étrennes !...

— Ah ! c'est toi ! fit Adam... Tu seras donc toujours la même ? Pourquoi ne pas me laisser faire encore un somme ? Tu es bien pressée ! Avant tout, ma belle, nous devons aller saluer le bon Dieu... sinon, il se fâcherait encore.

— Tu as raison, répond notre mère Ève ; je n'y songeais pas. Saluons d'abord le bon Dieu ; sans quoi il se fâcherait encore.

Emai fuguèsse un pau matin e aguèsse encaro som, en badaiant Adam s'aubourè. Se vestiguèron tóuti dous coume counvèn, e se tenènt pèr la man, anèron à l'endavans dóu bon Diéu.

Quand lou rescountrèron : — Bèu Segneur Diéu, ié diguèron, salut ! Bono annado, bèn granado, acoumpagnado !

Em'acò pièi l'adourèron.

— Acò 's bèn fa, mis enfant ! — lou bon Diéu ié vengué. Fau toujours bèn faire e leissa dire.

E lou soubeiran Mèstre de touto causo, que vòu èstre adoura, fuguè fort countènt d'éli, bèn talamen qu'à-n-Adam baiè pèr sis estreno uno vedigano, oh ! mai ! uno vedigano divino ! Anas vèire acò...

— Tè, Adam, ié faguè, vaquí uno vedigano : esprès pèr tu, que sies ę dèves resta mèstre dins toun oustau, vène de la culi dins lou paradis di delice, qu'avès perdu pèr vosto fauto, miserable ! Tu soulet te n'en serviras, quand te fara plesi. E tu, — ve, Èvo, escouto bèn ço que te vau dire, — tu la regardaras tant que voudras, mai la toucaras pas. T'avertisse !... Adam, moun paure paciènt, touto fes e quanto que, bèn entenciouna, picaras em'aquelo vedigano sus quaucun o sus quaucarèn, quatecant n'en sourtira quicon de bon e que t'agradara. Es iéu que te lou dise !

Adam, recouneissènt, reçaupè de la bello man de Diéu lou presènt requist, e marit e mouié, se clinant respetousamen, diguèron ensèn : Gramaci !

— Adessias, mis enfant ! — vèn alor lou bon Diéu.

E desaparèis.

Malgré l'heure matinale et son envie de dormir, Adam se leva en bâillant. Ils s'habillèrent tous deux convenablement, et se tenant par la main, ils allèrent à la rencontre du bon Dieu.

— Beau Seigneur Dieu ! lui dirent-ils en le rencontrant, bonne année ! bien nourrie ! bien accompagnée !... Après quoi ils l'adorèrent.

— Voilà qui est bien, mes enfants ! répliqua le bon Dieu... Faites le bien, et laissez dire.

Et notre souverain Maître, qui veut être adoré, fut si content de leur hommage, qu'il donna à Adam, pour ses étrennes, une verge... oh ! mais une verge divine ! Vous allez voir.

— Tiens, Adam ! lui dit-il, voici une verge, cueillie dans le jardin de délices, que vous avez perdu par votre faute, malheureux que vous êtes ! Je l'ai coupée tout exprès pour toi, qui es et dois rester maître au logis. Toi seul t'en serviras, selon ton bon plaisir. Et toi, Ève, écoute bien ce que je vais te dire... Tu la regarderas tant que tu voudras, mais sans y toucher, entendons-nous bien ! Adam, mon pauvre patient, toutes les fois que tu frapperas de cette verge, dans une bonne intention, quelqu'un ou quelque chose, tu en verras immédiatement sortir un objet agréable et bon. C'est moi qui te le dis !

Adam reçut avec reconnaissance, de la belle main du bon Dieu, les précieuses étrennes ; mari et femme, respectueusement inclinés, dirent avec ensemble :

— Merci !

— Adieu, mes enfants ! dit alors le Seigneur.

Et il disparaît.

— Segnour Diéu, à vous soulet ounour e glòri !  
E s'entournon.

Eh ! bèn, aro, — me dirés, — queto fuguè la proumiero bono entencioun que noste brave rèire-grand aguè ?... Se vous lou disiéu pas, jamai lou devinarias... Fuguè... de batre sa femo !! E avié resoun. Veirés.

Èvo voulié la vedigano : voulié l'assaja, e saupre, — ah ! la mescrento ! — s'èro de bon o bèn pèr rire ço que lou Segnour Diéu avié di. La voulié riboun-ribagno. Adam s'engardè bèn de ié presta. Ah ! certo noun ! e pèr rèn au mounde !

— E iéu la vole !

— L'auras pas, e m'enfêtes !

— E iéu te dise que l'aurai !

— Noun !

— Si, bedigas !

— Ah ! serp verinuso, la vos ? ah ! l'auras ? — Eh ! bèn, té, manjo-poumo !

E zóu ! e pin ! e pan sus lis esquino d'Èvo !

— Ai ! ai ! ai ! de mis esquino ! ai ! misericòrdi, moun Diéu !... O lou brutalas !... Me la pagaras proun !...

Vaqui tis estreno, — Adam ié faguè.

Mai quau vous a pas di que, dis esquino d'Èvo, espoussado ansin, sort... uno fedo ! uno fedo superbo, escarrabihado, bèn lanado e d'un blanc de nèu. Mè ! mè ! — fasié, mè !

— Hoi ! tè, femo, dis Adam espanta, — la poulido fedo ! Eh ! rèn me tèn de te douna encaro uno espoussado !... Oh ! la benesido vedigano ! Acò vai bèn !

— A vous seul, Seigneur Dieu, honneur et gloire !  
Et ils s'en retournent.

A présent, me direz-vous, quelle fut la première bonne intention de notre brave aïeul ? — Je vous le donne en mille !... Ce fut de battre sa femme !! Et vous allez voir s'il eut raison.

Ève voulait la verge ; elle voulait — ô l'incorrigible ! — l'essayer, et savoir si le bon Dieu avait parlé sérieusement ou pour rire. Elle la voulait *mordicus*...

Adam se garda bien de la lui prêter. Oh ! certes non ! pour rien au monde !

— Et moi, je la veux !

— Et tu ne l'auras pas ! Et de plus, tu m'ennuies.

— Je te dis que je l'aurai.

— Non !

— Si ! grand nigaud !

— Ah ! serpent venimeux, tu la veux ? Eh bien ! tu l'auras ! Voilà pour toi, mangeuse de pommes !

Et v'lan ! et pif ! et paf ! sur les blanches épaules.

— Aïe ! aïe ! aïe ! Miséricorde ! mes pauvres épaules ! Brutal ! tu me le paieras !

— Voilà tes étrennes ! dit Adam.

Mais, ô surprise ! voici que de ces épaules, rudement époussetées, sort... une brebis ! une brebis superbe, vive, laine épaisse et blanche comme la neige. Et elle bêlait, bêlait de la façon la plus caressante.

— Oh ! oh ! ma femme ! — dit Adam épaté, la jolie brebis ! Vraiment c'est à me donner envie de recommencer... O verge bénie !... Ça va bien !... Ne pleure

Ploures pas, vai, ma bello, que la fedo nous fara d'agnèu, e nous dounara de lano blanco pèr noste lié, que sara moulet. Auren de la, em'acò piéi, quand auren d'iòu, faren chiquet-lanla !

Alor Adam, mesfisènt, vai escoundre la precieusou vedigano ; e d'enterin, Èvo, counsoulado, óublidavo sa rousto en caessant la fedo, que ié fasié : Mè ! mèè ! — e ié manjavo dins la man.

— Urous moun ome ! se disié, ah ! benurous verita-blamen !...

Vès, rèn que pèr avé, quand bon ié farié plesi, à soun service e souto la man, uno vedigano meravilhouso coume aquelo, aurié douna, sènso lou plagne, tout l'or fin, aboundous e lusènt de sa longo cabeladuro !

D'encaro un pau anavo, souleto e d'escoundoun, atrouva lou bon Diéu pèr èstre estrenado, elo peréu. Car enfin, — fau piéi èstre juste, — avié tengu la candèlo ; e lou Segnour, en rèn ié baiant, i'avié pas fach un coumplimen à la roso... Mai, noun ! se diguè, fau pas i'ana. D'aiours, a passa lou jour dis estreno, e segur es de crèire que lou bon Diéu s'ensouvèn encaro, ai ! las ! d'aquelo miserablo poumo, qu'èro pamens eice-lènto !

E niuech e jour Èvo sounjo au miraculous doun de Diéu, e pèr que soun ome enfin lou ié preste un paquet, de tèms en tèms, ié dis : — Adamet !... E lou caligno, mèu sus li bouco e dins lis iue, ié fai mignoto e bèu-bèu, e ié passo la man, sa man tant fino e tant douço, souto lou mentoun : — Adamet ! moun bèl Adamet ! — Ah ! qu'a lou teta-dous, Èveto !

plus, ma belle ! la brebis fera des agneaux ; elle nous donnera de la laine blanche pour notre lit, qui sera bon et mollet ; nous aurons du lait, et si nous avons avec cela des œufs, quel régal !

Pour lors, Adam, toujours en méfiance, va cacher la verge.

Ève, consolée, oubliait la bourrasque en caressant la brebis, qui lui disait gentiment : *Mè ! Mè !* et venait manger dans sa main.

— Heureux mon mari ! se disait-elle, oui, bien heureux !...

Rien que pour avoir, à son bon plaisir et sous la main, une verge miraculeuse comme celle-là, elle eût donné sans regret tout l'or fin, ruisselant, éblouissant, de sa magnifique chevelure.

Peu s'en fallut qu'elle n'allât, seule et en cachette, trouver le bon Dieu, pour avoir, elle aussi, ses étrennes. Car enfin, — il n'y a pas à dire, la pauvrete n'avait pas fait ses frais ; le Seigneur, en ne lui donnant rien, avait sous-entendu un assez mauvais compliment. — Mais non ! se dit-elle, il n'y faut pas aller. Le jour des étrennes est passé. D'ailleurs, m'est avis que le bon Dieu se souvient, hélas ! de cette pomme fatale, abominable, exécrationnelle... et pourtant excellente !

Nuit et jour, Ève songe au présent divin ; pour que son homme se décide à le lui prêter un moment, elle le caresse, le cajole, avec du miel sur les lèvres et dans les yeux : — Adam ! mon petit Adam ! — Elle lui passe la main sous le menton, sa main si douce ! Oh ! qu'elle est fine ! qu'elle a le parler doux !...

Adamet se laisso faire e la laisso dire, mai de vedigano, ligueto ! n'i'a ges.

Un ome es un ome, finalamen !

Èvo pamens, (ah ! li femo ! sabon ounte lou diable escound sa ferramento !), Èvo devinè lèu lou rode ounte Adam avié, prudènt, escoundu lou tresor.

Enterin que soun marit estrasso aqui de-long la lerro, gagnant sa vido, pauras ! à la susour de soun front, aganto la vedigano : — Ah ! dis, trefoulido, aro l'ai e la tène, e que quaucun la toque ! — Impaciènto de veïre ço que fara sourti de terro, s'entenciouno lou mies que pòu, pico au sòu, flan !

E de terro sort subran... uno jauriflado fresco espan-dido, creirès belèu, e sentènt qu'embaumò ? Ah ! ço, anas, uno jauriflado ! Sort un loup !!... Eh ! qu'aurié dounc sourti, moun grand Diéu ! se fuguèsse mal entenciounado !... Sort, vous dise, un loubatas esfoullissa, iue trelusènt de flamo ardènto, péu revechina, co requinquihado, moustrant li dènt en ourlant... Ai ! mala-deciéure ! pauro fedo !

Èvo quilo. Adam aribo, véi l'escaufèstre ; lèu acampo la vedigano, qu'èro toumbado di man d'Èvo espaventado :

— Ah ! es ansin, dis, qu'oublides la santo paraulo de Diéu ? Eh ! bèn, vai ! espèro...

E de mies en mies entenciouna, zóu sus lis esquino de sa mouié !

Pèr la faire dansa, fuguè segur pas necite de jouga dóu tambourin.

Oh ! quand me parlas, pamens !... d'ounte éro sou-

Adam se laisse caresser et la laisse dire ; mais de verge, point !

Que diable ! on est homme ou on ne l'est pas !

Ève, pourtant (oh ! les femmes ! elles trouveraient même les cachettes du diable !) Ève ne tarda pas à deviner l'endroit où Adam cachait prudemment son trésor.

Un jour que son malheureux époux, — sa victime ! — travaillait et gagnait sa vie à la sueur de son front, elle attrapa la verge. — Ah ! dit-elle toute joyeuse, je l'ai, je la tiens... Qu'on y touche !... Impatiente de voir ce qu'elle fera sortir de la terre, elle dirige de son mieux son intention, et tape sur le sol à tour de bras.

Aussitôt sort... une fraîche giroflée d'une odeur suave pensez-vous ?... Allons donc ! une giroflée !... il sort un loup !... Et qu'aurait-on vu sortir, grand Dieu ! si l'intention n'avait pas été bonne ? Oui, vous dis-je, un loup énorme, furibond, la flamme aux yeux, l'écume à la gueule, hurlant, montrant les dents, battant l'air de sa queue !... Ah ! pauvre brebis !

Ève crie : Adam accourt, voit la catastrophe, ramasse la verge tombée des mains d'Ève épouvantée.

— Ah ! c'est ainsi que tu oublies la parole divine ? Eh bien ! attends !

Et, redoublant de bonnes intentions, pan ! pan ! v'lan ! sur le dos de sa femme !

Pour la faire danser, pas n'eut besoin de flûte ou de violon.

O prodige ! et que vous dirai-je ? D'où était sortie

tido la fedo blanco, qu'en sourtènt avié fa mè ! mèè ! diguen, pèr acaba, que sort un chin.... (urousamen !) un gros chin de pargue, tout abari, qu'en sourtènt fai bòu ! bòu ! e que subran aparò e sauvo la fedo, pecaire ! e cour après lou loup, naturalamen.

E courre que courreiras !... Bèn talamen que cour encaro !...

E vaqui d'ounte vèn, mis enfant, — ma pauro grand nous disié, — qu'ome bat femo, que loup sauto sus fedo e que chin coursejo loup.

1875.

---

en bêlant, la brebis blanche qui en sortant avait fait : *Mè! Mè!* sort un chien, un gros chien de Camargue (heureusement !). Il aboie, s'élance, sauve la brebis, court après le loup ; le loup s'enfuit, et tous deux de courir et de courir ! si bien qu'ils courent encore.

— Et voilà, chers enfants, disait ma pauvre grand' mère, — voilà pourquoi l'homme a l'habitude de battre sa femme, le loup de sauter sur la brebis, et le chien sur le loup.

(D'après la traduction d'A. DE PONTMARTIN).

---

## A L'ESPITAU

Jaque Rousset, — ié disien Troumpo-la-mort, — e sa mouié Jano, — ié disien la Petassado, — toubèron malaut tóuti dous, d'uno marrido indigestioun de cacalaus.

Li pourtèron à l'espitau, car èron paure, vièi e proun ipouteca ; e soun einado, soun cadet, si bessoun, soun cinquen e sa jouino, èron tóuti marida, establi un aqui, l'autre eila, e, paure comme paire e maire, poudien pas li secouri.

A l'espitau, coume de juste, n'aguèron bèn siuen, rèn ié manquè. Jaque Rousset, de pau à pau, anè de mies en mies, e lou mège l'avié mes à la miejo pourcioun.

E la pauro Petassado ? — Ah ! la pauro Petassado, pechaire ! de pau à pau anè de pire en pire e n'en crebè.

La Sorre qu'èro de service quand la malauto acampè si pato e faguè si darrié badaï, la Sorre que l'ausiguè, à l'angòni, ié faire, pèr soun brave Jaque Rousset, tant de recoumandacioun, anè pourta la tristo nouvello au véuse ; e prenènt de precaucioun pèr i'adouci lou cop e i'adurre de liuen :

— Rousset, ié faguè, Noste Segne vous counserve ! Coume sian, vuei ?

— Toujours bon apétis, — moun Diéu, vous rènde gràci ! — respond lou counvalescènt.

— Tant mies ! tant mies !...

## A L'HÔPITAL

Jacques Rousset (on l'appelait Trompe-la-Mort), et sa femme Jeanne (on la surnommait la Rapiécée), tombèrent malades tous les deux d'une mauvaise indigestion d'escargots. On les porta à l'hôpital, car ils étaient pauvres, vieux et fort hypothéqués ! car leur aîné, leur cadet, leurs jumeaux, leur cinquième et leur fille, la plus jeune, étaient tous mariés, établis, l'un ici, l'autre là, et pauvres comme père et mère, ils ne pouvaient les secourir.

A l'hôpital, ils le méritaient bien, on en prit grand soin, rien ne leur manqua.

Jacques Rousset, peu à peu, alla de mieux en mieux, et le médecin l'avait mis à la demi-portion. Et la pauvre Rapiécée ? Ah ! la pauvre Rapiécée, hélas ! peu à peu alla de mal en pis, et si mal qu'elle en mourut.

La Sœur, qui était de service quand la malade se pelotonna et rendit le dernier soupir ; la Sœur, qui l'avait entendue, à l'agonie, lui faire pour son brave Jacques Rousset tant de recommandations, alla porter au veuf la triste nouvelle ; et prenant des précautions pour lui adoucir le coup et l'y préparer doucement :

— Rousset, lui dit-elle, que Notre-Seigneur vous conserve ! Comment sommes-nous aujourd'hui ?

— Toujours bon appétit, grâce à Dieu ! répond le convalescent.

— Tant mieux, tant mieux !

— Gramaci !... ma Sorre ! toujours bon apetis !...

— Anen ! acò n'en sara pas mai... fau l'espera... emé la gràci de Diéu... Vosto mouié... segur... vai bèn d'aquesto ouro... Car, vesès, sian tóuti souto la man de Diéu... e... fau pièi se faire uno resoun... Eh bèn ! vosto mouié, aquesto niue... finalamen... vèn d'acaba de soufri.

— Es morto, parai ?

— Es morto. Diéu la repause !

— Eh ! bèn, alor, bravo Sorre, poudrias pas me faire douna pourcioun entiero ?

---

— Merci, toujours bon appétit.

— Allons, ce ne sera rien... il faut l'espérer... avec la grâce de Dieu... Votre femme... sûrement... va bien à cette heure... Car, voyez-vous ! nous sommes tous sous la main de Dieu... Et puis, il faut se faire une raison... Eh bien ! votre femme, cette nuit... a fini de souffrir.

— Elle est morte ! vraiment ?

— Elle est morte. Que Dieu la repose !

— Eh bien ! alors, ma brave Sœur, pourriez-vous pas me faire donner portion entière ?

(Traduction par E. TAVERNIER).

---

## LOU GAU

*(Conte de ma grand).*

L'avié 'no fes uno galino. Lou darrié cop que couvè, — tant est verai de dire que fau pas coumta sus tóuti lis iòu amoulouna souto la clusso, — n'espeliquè que sèt ; tóuti lis autre siguèron o clar o estadis. E sus li sèt, i'aguè sièis galineto, em'un galet que... pourtè malur à la couvado, e que, éu soulet, dounè mai d'obro e de soucit à sa maire que tóuti si sourreto ensèn.

Tre qu'un pichot tros de cresto ié pounchejè sus la tèsto, se dreissè sus si petoun, e s'esquichè pèr quila ki-ki-ri-ki ! E quand si sorre, óubeïssènto, s'acampavon, au mendre clussi, souto lis alo de sa maire, moussu galet courrié la patantèino, talamen qu'un jour manqué tounba e mourì souto l'arpo d'un gros cat negre. Se n'en tirè pèr miracle... Se fuguèsse un brave galet, lou cat negre l'aurié segur devouri.

Un matin que se bateguè 'mè si galineto, n'en embourgnè tres, e magagnè lis autro. Sa maire lou sounè pèr ié crida. Lou marrit-péu ié coupè la paraulo :

## LE COQ

*(Conte de ma mère-grand).*

Il était une fois une poule. A sa dernière couvée, — tant il est vrai de dire qu'il ne faut jamais compter sur tous les œufs qu'on met sous les ailes de la couveuse, — elle ne fit éclore que sept poussins ; tous les autres œufs furent clairs ou couvis, et sur les sept qui vinrent à bien, il y eut six poulettes... et un petit coq : — c'est lui qui porta malheur à la couvée ! — à lui tout seul, il donna plus de peine et de souci à sa mère que toutes ses sœurettees ensemble.

A peine un brin de crête commençait à poindre sur sa tête, qu'il se dressa sur ses ergots et se serra les flancs pour crier ki-ki-ri-ki ; et quand, au moindre gloussement, ses sœurs obéissantes accouraient se serrer sous l'aile de la mère, lui, monsieur Poulet, courait la prétentaine, si bien qu'un jour il faillit tomber sous la griffe d'un gros chat noir. Il s'en tira par miracle, et en fut quitte (avertissement du ciel dont il ne sut point profiter) pour boiter légèrement. S'il avait été un brave petit poussin, le gros chat noir l'eût à coup sûr dévoré.

Un matin qu'il se battit avec les poulettes, il en ébor-gna trois et endommagea fort les autres. Sa mère l'appela pour lui faire une semonce, mais le mauvais petit garnement lui coupa la parole :

— Ato, pièi, ve, maire, — ié venguè Ki-ki-ri-ki, — ai lou làngui. E me vènon en òdi tis iòu dur e toun pichot ris... Iéu me vole enana.

— Te vos enana ! Eh ! ounte vos ana, mournifloun ?

— Vèire de païs.

— Ah ! ço, vai, de païs ! — ié fagué la clusso. Tout-bèu-just se vèi ta cresto, qu'es encaro ni tu ni vous, e pos digeri tout-bèu-just un pau de bren pasta e lou vièure que te desacate en estrepant, e vos t'enana ? As encaro ges de co, ti plumo soun de péu fouletin... Vai, bedigasset, fai-te grand e fai-te sage ; e pièi, quand auran poussa tóuti ti plumo e que ta cresto aura fa tout soun crèis, t'enanaras, se vos...

— Iéu te dise que me vole enana !

Un mes passè, n'en passè dous ; e quand galet fuguè gau, quand aguè sa co de plumo d'or e sa cresto roujo coumo lou sang ; quand, finalamen, soun ki-ki-ri-ki mistoulin venguè aut e fort ka-ka-ra-ka, se creseguè mai que Mèste Moucho !

— Es de bon, la vièio ! — à sa maire cridè... Vau parti, lèi de Diéu !

— Moun enfant, — ié vèn alor sa maire, vos dounc me leissa souleto ?... O, siéu vièio, e siéu malauto !...

— Vole vèire de païs e faire fourtuno.

— Eh ! bèn, parte, que m'enfêtes !... Ah ! tenès, pièi, fasès de gau, pàuri galino ! pas pulèu soun espeli

— Ki-ki-ri-ki ! lui cria-t-il. Ah ça, vois-tu, mère, ça m'ennuie, et je ne puis plus manger tes œufs durcis et ton petit-riz. Je veux m'en aller. Na !

— Tu veux t'en aller !... Et où veux-tu t'en aller. petit morveux ?

— Voir du pays.

— Du pays ! Voyez-vous ça ! fit la mère poule. C'est tout juste si ta crête commence à paraître, — si l'on peut appeler ça une crête ! — Tu peux à peine digérer la pâtée de son, et les grains que je te trouve en picorant, et tu veux t'en aller ? Tu n'as pas de queue ; tes plumes ne sont encore que poils follets... Allons ! nigaudet, fais-toi grand et sage ; et quand tu auras toutes tes plumes, quand ta crête aura fini de pousser, alors, si tu veux t'en aller, eh bien ! tu partiras.

— Moi, je te dis que je veux m'en aller...

Un mois, deux mois passèrent ; et quand petit poulet fut devenu gros coq, quand sa queue retomba en longues plumes d'or, et qu'il eut une crête rouge comme du sang ; quand, finalement, son frêle ki-ki-ri-ki fut devenu un sonore et fier ka-ka-ra-ka, il s'en crut beaucoup plus que Maître-Mouche, — ce premier moutardier du pape !

— Cette fois-ci, la vieille ! cria-t-il à sa mère, c'est pour de bon, jour de Dieu ! Je pars.

— Mon enfant, lui dit sa mère, tu veux donc me laisser seule ?... Oui, je suis vieille... et malade !...

— Je veux voir du pays et faire fortune.

— Eh bien ! pars ; car, à la fin, tu m'assommes. Ah ! tenez, faites des coqs, pauvres poules !... ils ne

que volon s'enana. Quand disès dis enfant !... Te n'en repentiras... Mai, escouto que te parle. Aviso-te bèn, se t'envas, dis enemi que pos rescountra pèr camin, di marridi coumpagno, di marrit papié que courron, di galineto fouligaudo... eh ! que sabe iéu ! — di jougadou, di cousinié, e subre-tout de sant Pèire, que, te lou countave l'autre jour, — aguè de gròssi resoun, dins lou tèms, em'un de nòsti davancié.

Ansïn parlavo la galino, e soun galoupin l'escoutavo pas !

E partiguè, óublidant, lou malurous ! de faire sis adessias à sa maire, que lou regardè parti en plourant.

E vague, noste gau, de camina, pèr vèire de país... e faire fourtuno !

Quand fuguè pas bèn liuen d'Avignoun, rescountrè segnour lou Vènt : avié tant boufa que, desalena, n'en poudènt plus, anavo rèndre l'amo.

— Brave galet, ié digué segnour lou Vènt, l'alèn me vai manca, lou veses. Ai set : fai-me la carita d'un degout d'aigo, au noum de Diéu !

— I'a d'aigo au Rose, ié respond despietousamen noste barrulaire, en ié lachant un galejaire ka-ka-ra-ka.

E vague mai de camina !

Alor segnour lou Vènt, que talo dureta de cor escandalisè, n'en boufè pas uno. Mai, — en éu meme se diguè, — se jamai lou pessugue, me la pagara !

E noste viajaire vesié de país e de país, mai... fasié pas fourtuno.

sont pas plus tôt sortis de leur coquille qu'ils veulent s'en aller. Et puis, parlez des enfants ! Tu t'en repentiras... Mais laisse-moi te donner quelques conseils, ingrat : garde-toi, si tu t'en vas, des ennemis que tu peux rencontrer en route, des mauvais compagnons, des lectures malsaines, des mauvaises maisons, des poulettes folâtres, eh ! que sais-je moi !... des joueurs, des cuisiniers, et surtout de saint Pierre. Je te contais la chose l'autre jour : il eut, dans le temps, de grosses raisons avec un de tes devanciers.

Ainsi parlait mère poule, et son galopin de fils ne l'écoutait pas !

Et il partit, oubliant, le malheureux ! de faire ses adieux à sa mère, qui en pleurant le regarda s'éloigner.

Et notre coq de marcher, de marcher pour voir du pays et faire fortune.

Quand il fut proche d'Avignon, il rencontra Seigneur le vent hors d'haleine : il avait tant soufflé que, n'en pouvant plus, il allait rendre l'âme.

— Brave coq, lui dit Seigneur le Vent, le souffle va me manquer, tu le vois. J'ai soif : fais-moi, au nom de Dieu, la charité d'une goutte d'eau.

— De l'eau ?... Il y a de l'eau au Rhône, lui répondit notre vagabond, en lui lançant un railleur ka-ka-ra-ka !

Et de marcher ! de marcher !

Alors Seigneur le Vent, indigné d'une telle dureté de cœur, ne souffla mot ; mais se dit en lui-même, si jamais je le pince, il me le paiera !

Et le jeune routier voyait du pays, encore du pays ! mais... de fortune point !

Bouscavo sa miserablo vido coume poudié, contro li paié dins lis iero, o dins lis estoublo e lis ermas ; e la niue, amaga dins quauco borno de sause dourmié que d'un iue, de pòu que Mèste Reinard venguèsse avans l'ouro lou reviha.

Un matin mai, qu'avié fa 'n marrit soungé, èro fort triste e apensamenti, quand rescountrè segnour lou Fiò qu'avié fam (a toujours fam, segnour lou Fiò), e que, mourènt d'anequelimen, ié diguè :

— Gau caritable, moun ami, agues pieta de iéu ! Ai fam ! me vau amoussa, lou sènte, se me fas pas, au noum de Diéu, la carita d'un pounadoun de paio.

— Se vos de paio, ié respond lou gourrin, vai-t-en au mas de moun mèstre : n'atroubaras l'abounde dins la grùpio de l'ase. Manjo de paio. moun bèu, e bon bèu te fague !

E ié virè lou quiéu en cantan ka-ka-ra-ka.

Alor segnour lou Fiò, rougissènt de s'entendre ansin galeja pèr aquèu pichot margoulin : Tu, se pensè, te farai toun comte, quauque jour ; e vai, ié mancara pa 'n sòu !

Em'acò pièi, en barrulant, venènt-anant, d'un país à l'autre, e, de fes que i'a, patissènt e regretant lou bren pasta de soun mas, vaqui que, un bèu dimenche, anè se capita, pèr soun malur ! davans la glèiso de sant Pèire, esbrihaudanto de candelabre d'or e de lume qu'aurias di d'estello, e touto embaumado d'encens.

Il cherchait comme il pouvait sa misérable vie : ici, près des paillers, dans les aires ; là, par les chaumes et les friches ; et, la nuit venue, blotti dans quelque vieux tronc de saule, il ne dormait que d'un œil, de peur que maître Renard ne vînt le réveiller avant l'heure.

Un matin aussi, après avoir fait un mauvais songe, dont il était encore tout inquiet, il rencontra Monseigneur le Feu, qui avait faim (il a toujours faim, Monseigneur le Feu), et qui, mourant d'épuisement, lui dit :

— Charitable coq, mon ami, aie pitié de moi ! J'ai faim. Je sens que je vais m'éteindre, si tu ne me fais pas, au nom de Dieu, la charité d'une poignée de paille !

— De la paille ?... Si tu veux de la paille, répond le mauvais drôle, va-t-en au mas de mon maître : il n'en manque pas dans la crèche de l'âne. Va manger de la paille, mon bon ! et grand bien ça te fasse !

Là-dessus, il lui tourne le dos, en chantant ka-ka-ra-ka !

Alors, Monseigneur le Feu, rougissant de s'entendre plaisanter de la sorte par ce petit vaurien : — Toi, pensa-t-il, je te ferai ton compte quelque jour, et il n'y manquera pas un sou ! — Oh ! ce polisson !

C'est ainsi qu'allant, venant, clopinant d'un pays à l'autre, et souventes fois pâtissant et regrettant la pâtée de son et les œufs durcis de son mas, il se trouva — pour son malheur ! — devant l'église de Saint-Pierre, éblouissante de candélabres d'or et de la lumière étoilée des cierges, et tout embaumée d'encens. L'orgue chan-

L'ourgueno souspiravo e cantavo plan-plan ; tóuti li front èron clin : èro l'Elevacioun, e sant Pèire disié la messo !

Noste gau, — ah ! folo tèsto de jouvènt mau educa e mau embouca ! — intrè de galapachoun dins la glèiso, se faulilè dins un caire, e, i'anant dóu tout, faguè resclanti un fourmidable ka-ka-ra-ka ! e pièi lèu s'esbignè.

L'escandale fuguè grand ! Un long murmur s'ausiguè. Li gènt se reviravon en se parlant à l'auriho. Malur, se l'avièn aganta, à l'insoulènt que s'èro permès de carnavaleta coume acò ! Lou calice cujè tounba di man dóu vièi prèire, e de gaire se manquè que noun pousquèsse acaba la messo. Aquéu maudí ka-ka-ra-ka, — pensas dounc ! — ié meteguè devans lis iue l'orre pecatas de sa vido ; e d'encaro un pau, l'escorno que venié de reçaupre ié fasié crèire que Diéu i'avié pancaro perdouna soun renegamen.

Messo dicho, pamens, — un pau viéu, coume à l'acoustumado, — lou grand sant Pèire vouguè puni lou coupable...

Lou coupable, devinant bèn que l'anavon secuta coume un laire, courreguè lèu s'escoundre dins l'estable d'uno aubergo, ounte, un moumenet après, venguè lou cousinié esplumassa 'no galino. Pas plus gros qu'un pese, noste Ka-ka-ra-ka s'amoulounè e s'amatè darrié 'no trouso de fen. Lou cousinié se n'avisè, l'agantè, durbiguè soun coutèu, e...

— Pieta ! — ié crido alor lou mesquin. Siéu innoucènt... Cerque ma maire, que l'ai perdudo. Avans de

tait et soupirait doucement, tous les fronts étaient baissés : c'était l'Élévation ! Saint Pierre, lui-même ! disait la messe !

Notre coq — ah ! folle tête de jeune homme malappris et mal embouché ! — entre en tapinois dans l'église, se faufile dans un coin, et, de toutes ses forces, fait éclater un formidable ka-ka-ra-ka ! puis s'esquive vite, vite !

Grand fut le scandale ! On ouït un long murmure. Les fidèles se retournaient et chuchotaient entre eux. Ah ! malheureux, si l'on t'avait pris ! L'insolent ! se permettre dans l'église un tel carnaval ! Le calice faillit tomber des mains du vieux prêtre, qui eut grand' peine à achever la messe. Ce maudit ka-ka-ra-ka — pensez donc ! — était venu lui remettre devant les yeux l'horrible péché de sa vie ; et, pour un peu, l'affront qu'il venait de recevoir lui aurait fait croire que le bon Dieu ne lui avait pas encore pardonné son reniement.

Pourtant, messe dite, — un peu emporté, comme de coutume, — le grand saint Pierre voulut punir le coupable.

Le coupable, pressentant bien qu'on allait lui donner la chasse comme à un larron, avait couru se cacher dans l'écurie d'une auberge, où, un instant après, vint le cuisinier plumer une poule. Pas plus gros qu'un pois, notre ka-ka-ra-ka se pelotonna derrière une trousse de foin. Le cuisinier s'en avisa, le saisit, ouvrit son couteau, et...

— Pitié ! lui crie alors le malheureux ! Je suis innocent... J'ai perdu ma mère, et je la cherche ! Il faut me

me tua, fau me jua... Prendrés pèr juge quau que fugue, e me coundanarès, se siéu en fauto.

Lou cousinié, — vesènt que lou vagabound voulié gagna de tèms, n'en vau pas perdre : barro soun coutèu e duerb la porto.

A plen de porto intro subran coume un fouletoun signour lou Vènt, car uno bono plueio venié de lou reviéuda :

— A mort ! diguè signour lou Vènt, à mort l'afrounta que, l'autre véspre, me vesènt que rendiéu l'amo, me refusè 'n degout d'aigo en se trufant de iéu !

— A mort, cridé signour lou Fió, — que l'oustesso venié d'empura, — à mort lou pudènt mal-aprés, que, quand pèr pieta e au noum de Diéu, ié demandè la carita d'uno pounadeto de paio, me mandè brutalamen à la grùpio de l'ase. — Ah ! d'aquéu poulistoun !!

Lou cousinié anavo mai durbi soun coutèu, quand intrè, tout susant e fasènt brusi li clau que ié pendoulavon à la centuro, un vièi venerable, bello tèsto chavo e lusènto, longo barbo blanco amechourlido.

— Veici moun sauvaire ! — se diguè lou paciènt tremoulant.

— Vaqui lou miserable, — venguè sant Pèire (car èro bèn éu), — qu'emé soun canta d'infèr, en pleno glèiso, davans tóuti, m'a fa rougi meme lou blanc dis iue ! Talamen grand es esta l'afrent, que, d'encaro un pau, ausave pas me vira de-vers lou pople pèr lou benesi. Que trop l'aviéu entendu rire de ma fauto e de ma counfusioun !... Adounc, quau es coupable fugue puni !

juger avant de me tuer. Prenez pour juge qui vous voudrez, et vous me condamnerez, si je suis en faute.

Le cuisinier, voyant que le vagabond cherche à gagner du temps, n'en veut point perdre : il ferme son couteau, ouvre la porte...

Et à pleine porte, entre soudain comme un follet Seigneur le Vent, qu'une bonne pluie venait de ranimer.

— A mort ! dit Seigneur le Vent, à mort l'effronté qui, l'autre soir, me voyant près de rendre l'âme, m'a refusé une goutte d'eau, et s'est moqué de moi.

— A mort ! s'écria Monseigneur le Feu, — que l'hôtesse venait d'attiser ; à mort l'impudent malappris qui me renvoya insolemment à la crèche de l'âne, quand, au nom de Dieu, je lui demandai la charité d'une poignée de paille. — Ce va-nu-pieds !

Le cuisinier allait rouvrir son couteau, lorsque entra, tout suant et faisant sonner les clefs pendues à sa ceinture, un vénérable vieillard, belle tête chauve et crâne luisant, barbe tombant en longues mèches blanches.

— Voici mon sauveur ! se dit le patient tout tremblant.

— Voilà le misérable ! dit saint Pierre, — car c'était bien lui ! — dont le chant impie, dans l'église et devant tout le monde, m'a fait rougir jusqu'au blanc des yeux. L'affront a été si sanglant que je n'osais plus, encore un peu, me retourner pour bénir le peuple : je ne l'avais que trop entendu rire de ma faute et de ma confusion ! Or donc, que le coupable soit puni.

Tu, cousinié sauno-gau, sauno-lou, esplumasso-lou, e que vire l'âsti !

Tu, Fiò, roustisse-lou.

E iéu, Pèire, lou vau quiha, éu emé soun àsti, à la bello pouncho de moun clouchié, pèr que, d'aro-en-la, serve d'eisèmple i gau ourgueious e galoupin.

E tu, segnour Vènt, — que boufes dóu Trelus o dóu Tremount, de l'Uba o de l'Adré, — boufo ! agarrisse-lou, trigoussou-lou ! que fugue toun jouguet, e rouvihe niuech-e-jour, vuei, deman e longo-mai !

Acò di, fuguè fa...

Paure galet !... Que noun escoutaves ta maire, bedigas !

E sant Pèire... s'esvaniguè coume un fum.

E vaqui d'ounte vèn, nous disié ma grand, que tant de gau viron e crinìhon sus la boulo de tant de clouchié.

Toi, cuisinier, bourreau de coqs, saigne-le, plume-le, et que la broche vire !

Toi, Feu, rôtis-le !

Et moi, Pierre, je m'en vais le planter, lui et sa broche, à la belle cime de mon clocher, afin que là, désormais, il serve d'exemple aux coqs orgueilleux, galopins et mécréants.

Et toi, Seigneur Vent, — que tu viennes du septentrion ou du midi, de l'orient ou de l'occident, — souffle ! souffle ! Secoue-le ! harcelle-le ! fais-en ton jouet, et qu'il grince et geigne sans trêve, aujourd'hui, demain et dans les siècles des siècles !

Ainsi dit, ainsi fait.

Pauvre coq !... — Imbécile ! que n'écoutais-tu ta mère !

Et saint Pierre disparut comme une fumée.

Et voilà d'où vient, nous disait ma mère-grand, que tant de coqs geignent et grincent sur la boule de tant de clochers !

(Traduit par l'auteur. *Revue félibréenne*, Janvier 1886.)

---

## LI DANSAIRE DE JOUNQUIERO

En dès-e-sèt-cènt e tant, l'an que carguè raubo roujo e capeiroun cremesin doubla de velout blu, Moussu de Langasto, nouma Conse, paguè de si sòu e denié uno fèsto i Jounquieren.

Un bèu Dimenche, qu'èro la fèsto di Rèi, faguè canta li cigalo en plen ivèr e alassè li tambourinaire, bèn tant, touto la niue, se beguè dins si saloun, e se balejà dins la grand salo de soun castèu.

Emai si vint an fuguèsson en flour, e que fuguèsse, tout l'an, jour de fèsto e jour oubrant, ahibado di Dimenche, damisello Juliano, la fiho unico dóu Conse nouvèu, au bal, faguè tapissarié : i'aguè pas un jouvènt, memamen pas un viéi que vouguè la faire dansa !

Anas cerca ! èro un brisoun goio e grelado, emé d'iue guèche e bourda d'anchoio. Dins tout acò pamens, sa pichoto gibo se vesié quasimen pas, e la pourtavo em'un biais galant.

Damisello Juliano, quand, à l'aubo, lou bal finiguè, sourtiguè de la grand salo, au bras de sa maire ; e gounflo come un perus, refresguè de si plour lis anchoio de sis iue.

## LES DANSEURS DE JONQUIÈRES

En dix-sept cent et tant, l'an qu'il prit robe rouge et chaperon cramoyi doublé de velours bleu, M. de Langaste, nommé Consul, paya de ses sous et deniers une fête aux Jonquiérois.

Ce fut le jour des Rois, un beau dimanche, qu'il fit chanter les cigales (1) en plein hiver, et qu'il lassa les tambourinaires de l'endroit, tant l'on but toute la nuit dans ses salons, et tant l'on dansa dans la grande salle de son château.

Mais, bien que ses vingt ans fussent en fleur, et qu'elle fût, tout l'an, jours et fêtes, habillée des dimanches, la fille unique du nouveau Consul, Damoiselle Juliane fit tapisserie au bal : pas un jounceau, même pas un galant vieux qui voulût la faire danser !

Allez donc chercher ! elle était un tantinet boiteuse, un brin grêlée, des yeux louches et bordés d'anchois... et dans tout ça (elle la portait, après tout, d'une façon charmante), sa petite bosse se voyait à peine. Que voulez-vous ?

Et quand, à l'aube, le bal prit fin, Damoiselle Juliane, au bras de sa mère, sortit, le cœur gonflé, de la grande salle, rafraîchissant de ses pleurs les anchois de ses yeux.

---

(1) La locution provençale « faire chanter les cigales » signifie : trop boire, s'enivrer.

— Juliano, ma fiho bello, ié diguè l'endeman Moussu lou Conse, — vai ! siegues tranquilo : d'aro-en-la, quand voudras dansa, bala, — vai ! balaras tant que voudras. Te n'en responde !

E, aquéu jour meme, lou fourrié de vilo, — troumpetoun, troumpetè pèr tout cantoun e caire de Jounquiero :

« Au noum dóu Rèi, e de la part de Mousen de Langasto, pèr la gràci de Diéu, noble Conse de Jounquiero, »  
 » se fai assaupre à noste pople que, tóuti fes e quanto  
 » que se dansara, fugue de jour, fugue de niue, dins  
 » nosto ciéuta de Jounquiero, balaire prendran balarello  
 » à-de-rèng. Sèt ouro de coulas puniran li contro-ve-  
 » nènt, se n'i'a.

» Ansin lou vòu, e l'ourdouno ansin Mousen de  
 » Langasto, noble Conse de Jounquiero. »

Se fuguè countènto damisello Juliano de Langasto, se demando pas ! Touto fes e quanto qu'à Jounquiero se dansè, fuguèsse de jour, fuguèsse de niue, faguè baleja sa gibeto tant que vouguè.

E d'aqui vèn lou dire que se dis en Prouvènço :

— Prendre à-de-rèng coume à Jounquiero quand danson.

---

— Juliane, ma fille belle, lui dit le lendemain Monsieur le Consul, — va ! sois tranquille : dorénavant tu danseras tant que tu voudras ! Je t'en répons !

Et, ce jour même, le fourrier de ville, à son de trompe, publia, par tous les coins et recoins de Jonquières :

« Au nom du roi, et de la part de Monsieur de  
» Langaste, par la grâce de Dieu, noble consul de  
» Jonquières, on fait savoir à notre peuple que toutes  
» les fois et quantes qu'on dansera, soit de jour, soit  
» de nuit, dans notre cité de Jonquières, les danseurs  
» prendront les danseuses à la file. Sept heures de  
» carcan puniront les contrevenants, s'il y en a.

» Ainsi le veut, ainsi l'ordonne Monsieur de Langaste, noble Consul de Jonquières. »

Si elle fut contente, Damoiselle Juliane de Langaste, ça ne se demande pas ! Toutes les fois qu'il y eut bal à Jonquières, fût-ce de nuit, fût-ce de jour, elle dansa, dansa !... et fit danser sa petite bosse tant que le cœur lui en dit,

Et de là vient ce vieux dicton provençal : *Prendre à la file, comme à Jonquières quand on danse.*

(Revue félibréenne, octobre 1887.)

---

## LOU CURAT DE CUCUGNAN

L'abat Martin èro Curat... de Cucugnan.

Bon coume lou pan, franc coume l'or, amavo si Cucugnanen coume un paire sis enfant ; pèr éu soun Cucugnan sarié 'sta lou paradis sus terro, se li Cucugnanen i'avien douna, fèsto e Dimenche, e subre-tout pèr Pasco, un pau mai de satisfacioun. Car es verai de dire que, souvènti-fes, ai ! las ! avié, pèr ausi sa messo li Dimenche, lou clerjoun que la servié, e sa servicialo, que penecavo ; e pèr canta vèspro, soun sacrestan e soun campanié. Dins soun counfessiouna lis aragno fielavon, e lou bèu jour de Pasco, restavon lis oustio au founs de soun sant cibòri ! E certo, n'en èro tranca lou cor dóu bon prèire : bon prèire, à Diéu demandavo que ié faguèsse la gràci de pas mourir avans d'avé dins lou pargue enclèda tout soun avé, soun paure avé tout esparpaia, e qu' èro sèmpre souto la goulo e la dènt dóu Loup, dóu negre e traite Loup !

Or, anas vèire que Diéu l'ausiguè.

Bon jour e bèu Dimenche, à la messo dóu prone, lou Curat de Cucugnan mounto en cadiero, e :

— Mi fraire, dis, vouliéu vœi vous anouncia quicon que de-segur vous aurié fa grand gau, mai vese pas à moun entour, pèr m'ausi, proun crestian acampa. Vouliéu vous parla d'un tresor, — iéu sabe ounte s'atrovo, — que fara de richas de tóuti li Cucugnanen, fuguèsson-ti plus paure que Jo ! Lou destouscaren

## LE CURÉ DE CUCUGNAN <sup>(1)</sup>

L'abbé Martin était curé... de Cucugnan.

Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnanais ; pour lui, son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction...

Mais, hélas ! les araignées filaient dans son confessionnal, et le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint-ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri ; et toujours, il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé...

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit...

Un dimanche, après l'Évangile, M. Martin monta en chaire.

... Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez ;

---

(1) Nous avons cru devoir donner de préférence la célèbre adaptation, faite par Alphonse Daudet, qui figure d'ailleurs déjà dans l'édition des *Contes Provençaux*, publiée à la librairie Roumanille. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à nos lecteurs qu'Alphonse Daudet n'a pas voulu faire une traduction littérale ; il ne faut donc pas chercher ici une correspondance absolue entre la version provençale et la version française.

On sait l'amitié qui unissait Alphonse Daudet à Roumanille et à Mistral ; l'auteur des *Contes du Lundi* et des *Lettres de mon Moulin* fut souvent pour les félibres un précieux auxiliaire.

Dimenche que vèn, e cadun n'aura sa part. Que voulès que vous digue iéu, en vesènt soulamen dins lou sant tèmple moun clerjoun Niset, que se languis d'escoula li bureto ; Misè Rousselino, beïlleso de la coungregacioun, qu'es intrado à la glèiso quand la messo èro despouchado, dóumaci amoulavo sa lengo sus lou casaquin d'Oursulo ; Auvert, noste companié, que, tout-escas, óublidavo au cabaret de souna lou darrié ; e pièi Mèste Bernat, qu'espèro en roupihant la fin de moun prone... Que voulès que vous digue ?... A Dimenche, mi fraire ! Au tresor pescarés. Es la gràci que vous souvète. Amen ! —

I'aguè proun de Misè Rousselino pèr espan di dins Cucugnan la bono nouvello dóu tresor. Lou Dimenche venènt, tout Cucugnan au prone courreguè coume l'avè cour à la sau : cadun voulié sa part dóu tresor ; memamen d'uni que i'a emé d'autre s'agarrissien, car n'en voulien mai que sa part. Dins la glèiso s'acampèron que tout-bèu-just Aubert venié de souna lou proumié. Basto, après l'Évangèli, Moussu Martin mounto en cadiero e dis :

— Mi fraire, vous lou dise de-bon e bèn de-bon : paure s'endrudiran e riche s'apauriran, se riche soun sourd e se paure m'entèndon. Lou tresor, lou tenèn. Sauprés ounte èi quand descendrai. Escoutas que vous parle.

Quau vous a pas di que, l'autre niue, me capitère, iéu, miserable pecadou, à la porto dóu paradis. Piquère : Sant Pèire me durbiguè.

l'autre nuit, je me suis trouvé, moi, misérable pécheur, à la porte du paradis.

Je frappai : Saint Pierre m'ouvrit.

— Tiens ! c'est vous, mon brave Monsieur Martin ? me fit-il ; quel bon vent... ? et qu'y a-t-il pour votre service ?

— Beau Saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clé, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnais en paradis ?

— Je n'ai rien à vous refuser, Monsieur Martin ! Asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble.

Et Saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit, mit ses bésicles :

— Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes. Cucugnan... Mon brave Monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme... Pas plus de Cucugnais que d'arêtes dans une dinde.

— Comment ! Personne de Cucugnan ici ? personne ? Ce n'est pas possible ! Regardez mieux...

— Personne, saint homme ! Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

Moi, *pecaire* ! je frappais des pieds, et les mains jointes, je criais miséricorde. Alors Saint Pierre :

— Croyez-moi, Monsieur Martin, il ne faut pas ainsi vous mettre le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

— Hoi ! es vous, moun brave Moussu Martin ! me faguè. Quete bon vènt... e que i'a pèr voste service ?

— Bèu Sant Pèire, vous que tenès lou grand libre e la clau, pourrias pas me dire, se siéu pas trop curious, quant avès de Cucugnanen en paradis ?

— Ai rèn à vous refusa, Moussu Martin. Assetas-vous. Ensèn anan vèire eiçò.

Et Sant Pèire prenguè soun gros libre, lou durbiguè, boutè si bericle :

— Vejan un pau : Cucugnan, disèn. Cu... Cu... Cucugnan. Ié sian. Cucugnan... Moun brave Moussu Martin, siéu bèn facha de vous lou dire, la pajo es touto blanco. I'a pas uno amo... Pas mai de Cucugnanen que d'espino dins un lèu.

— Coume ! degun eici de Cucugnan, degun ? Es pas poussible ! Agachas mies...

— Degun, sant ome ! Regardas vous-meme, se cresès que galeje.

E, pecaire ! picave di pèd, e li man jouncho, cridave misericòrdi. Alor Sant Pèire :

— Fau pas se maucoura coume acò, que n'en aurias quauque marrit cop de sang. N'en sias pièi pas l'encauso, vous. Vòsti Cucugnanen, vesès, dèvon faire, osco seguro, uno pichoto quaranteno en purgatòri.

— Ah ! pèr carita, grand Sant Pèire ! fasès que posque au-mens li vèire, li vèire e lis assoula !

— Voulountié, moun ami !... Tenès, cargas lèu aquéli sabato, que li camin soun pas bèu de rèsto. Acò vai bèn !... Aro, caminas, caminas dre davans dous. Vesès, eilalin, après lou recouide ? Atrouvarés uno porto d'argent touto escrincelado de crous negro... à vosto

— Ah ! par charité, grand Saint Pierre, faites que je puisse au moins les voir, les voir et les consoler !

— Volontiers, mon ami !... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant ? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... à main droite. Vous frapperez, on vous ouvrira... *Adessias !* Tenez-vous sain et gaillardet.

Et je cheminai... je cheminai ! Quelle battue ! J'ai la chair de poule, rien que d'y songer. Un petit sentier plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

— Qui frappe ? me fait une voix rauque et dolente.

— Le Curé de Cucugnan.

— De... ?

— De Cucugnan.

— Ah !... Entrez.

J'entrai. Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clé de diamant pendue à sa ceinture, écrivait, cra-cra, dans un grand livre plus gros que celui de Saint Pierre...

— Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous ? dit l'ange.

— Bel ange de Dieu, je veux savoir, — je suis bien curieux peut-être, — si vous avez ici les Cucugnanais.

man drecho... Picarés e vous durbiran. Adessias !  
Tenès-vous siau e gaiardet.

E caminère... caminère ! Quanto batudo ! fai orre  
de ié sounja ! Un draïou clafi de roumias, de quiéu-de-  
got que lusissien e de serp que siblavon, à la porto  
d'argènt m'aduguè.

— Pan !pan !

— Quau pico ? me fai uno voues rauco e doulènto.

— Lou Curat de Cucugnan.

— De... ?

— Cucugnan.

Ah !... Intras.

Intrère. Un grand bèl ange, emè d'alo sournò coume  
la pego, emé 'no raubo resplendènto coume lou jour,  
emé 'no clau de diamant pendoulado à sa centuro,  
escrivié, cra-cra, dins un grand libre, plus gros que lou  
de Sant Pèire...

— Finalamen, que voulès e quau demandas ? —  
diguè l'ange.

— Bèl ange de Diéu, vole saupre, se siéu pas trop  
curious, s'avès eici li Cucugnanen.

— Li... ?

— Li Cucugnanen, li gènt de Cucugnan, que n'en  
siéu lou priéu...

— Ah ! l'abat Martin, parai ?

— Pèr vous servi, Mounsen.

— Disès dounc Cucugnan...

E l'ange duerb e fuieto soun grand libre, bagnant  
soun det emè d'escupagno, pèr que lou fūiet resquihe  
mies...

— Les ?...

— Les Cucugnanais, les gens de Cucugnan, que c'est moi qui suis leur prier.

— Ah ! l'abbé Martin, n'est-ce pas ?

— Pour vous servir, Monsieur l'ange.

— Vous dites donc Cucugnan...

Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux...

— Cucugnan ! dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

— Jésus ! Marie ! Joseph ! personne de Cucugnan en purgatoire ! O Dieu ! ô grand Dieu ! où sont-ils donc ?

— Eh ! saint homme, ils sont en paradis ! Où diantre voulez-vous qu'ils soient ?

— Mais, j'en viens, du paradis...

— Vous en venez !... Eh bien ?

— Eh bien ! ils n'y sont pas !... Ah ! bonne Mère des anges !...

— Que voulez-vous, Monsieur le Curé ? s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont...

— Sainte Croix ! Jésus, fils de David ! ai ! ai ! ai ! est-il possible !... Serait-ce un mensonge du grand Saint Pierre ?... Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq !... Ai ! pauvres nous ! comment irai-je en paradis, si mes Cucugnanais n'y sont pas ?

— Écoutez, mon pauvre Monsieur Martin ! puisque vous voulez, coûte que coûte, être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier,

— Cucugnan ! — dis, trasènt un long souspir...  
Moussu Martin, avèn en purgatori degun de Cucugnan.

— Jèsu ! Maria ! Jòusè ! degun de Cucugnan en purgatori ! O Diéu, grand Diéu ! ounte soun dounc ?

— Eh ! sant ome, soun en paradis ! Ounte diàussi voulès que siegon ?

— N'en vène...

— N'en venès !!... Eh bèn ?

— Eh bèn ! ié soun pas !... Ah ! bono Maire dis ange !...

— Que voulès. Mounsen lou Curat ? se soun ni en paradis ni en purgatori, i'a pas de mitan, soun...

— Santo crous ! Jèsu, fiéu de Davi ! ai ! ai ! ai !... es-ti poussible ?... M'aurié fa, Sant Pèire, quauque marrit tour ?... Pamens n'ai pas ausi canta lou gau !... Ai ! pàuri nautre ! coume anarai en paradis, se mi Cucugnanen ié soun pas ?

— Vesès, moun paure Moussu Martin, se voulès riboun-ribagno èste segur de tout eiçò, e vèire de vostis iue ço que n'èi e ço que viro, prenès aquéu draïou, filas en courrènt, se poudès courre... Atrouvarés, à vosto man gaucho, un grand pourtau. Aqui vous assaventarés de tout. Diéu vous doune !

E l'ange barrè la porto.

Èro un long draïou tout calada de carboun ardènt. Trantaiave coume s'aviéu begu ; à cade pas m'embrouncave ; ère tout en aigo, cade péu fasié soun degout e barbelave de la set... Mai basto ! gràci i sabato que lou bon Sant Pèire m'avié prestado, me brulère pas li pèd.

Quand aguère proun trantaiava, balin-balant ! veguère,

filez en courant, si vous savez courir... Vous trouverez, à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne !

Et l'ange ferma la porte.

C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu ; à chaque pas, je trébuchais ; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi ! grâce aux sandales que le bon Saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds.

Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail tout bâillant comme la gueule d'un grand four... Oh ! mes enfants, quel spectacle !... Là on ne demande pas mon nom : là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le Dimanche vous entrez au cabaret.

Je suis à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan, quand Éloy, le maréchal, brûle pour la ferrer la botte d'un vieil âne ! Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé ; j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des jurements.

— Eh bien ! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi ? — me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

— Moi ?... Je n'entre pas ; je suis un ami de Dieu !

à man gaucho, uno porto... noun, un pourtau, un pourtalas tout badant coume la goulo d'un grand four. Oh ! mis enfant ! quet espetacle !... A qui me demandèron pas moun noun ; aqui ges de registre. A boudre e à plen de porto on intro, mi fraire, coume lou Dimenche intras au cabaret.

A gros degout susave, e pamens ère tout afrejouli e tremoulave. Mi péu s'esfoulissien. Sentiéu l'uscle, la car rabinado, quicon coume l'oudour que s'espandis dins noste Cucugnan quand lou manescau Aloi brulo, pèr lou ferra, la bato d'un vièi ase ! Perdiéu alen dins un aire cremant e qu'entrounavo, ausiéu uno orro cridadisso, de gingoulamen, d'ourlamen e de juramen.

— Eh bèn ! intres o intres pas, tu ? — me fai, en me pounènt de sa fourco, un demòni banaru.

— Iéu ? intre pas. Siéu un ami de Diéu !

— Sies un ami de Diéu ?... Eh ! bougre de rascas ! que vènes faire eici ?...

— Vène... ah ! me n'en parlés pas, que pode plus me teni sus mi cambo... vène... de liuen... umblamen vous demanda... se... pèr cop d'asard... aurias pas eici... quaucun... quaucun de Cucugnan !...

— Ah ! fiò de Diéu ! fas lou mato aqui, tu, coume se sabiès pas que tout Cucugnan es eici ! Tè, laid courpatas, regardo, e veiras coume lis adouban, eici, ti famous Cucugnanen !...

E veguère, au mitan d'un espaventable revoulun de flamo :

Lou long Gau-galin. — l'avès tóuti couneigu, mi fraire ! — que tant souvènt s'empegavo, e qu'espous-savo tant souvènt lis arno à sa pauro Claroun.

— Tu es un ami de Dieu !... Eh ! b... de teigneux ! que viens-tu faire ici ?...

— Je viens... ah ! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes. Je viens... je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un..., quelqu'un de Cucugnan !...

— Ah ! feu de Dieu ! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici ! Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnans !...

Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flammes :

Le long Coq-Galine, — vous l'avez tous connu, mes frères, — Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon.

Je vis Catarinet... cette petite gueuse... avec son nez en l'air... qui couchait toute seule à la grange... Il vous en souvient, mes drôles ?... Mais passons ! j'en ai trop dit.

Je vis Pascal Doigt-de-Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien.

Je vis Babet la glaneuse, qui, en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignées aux gerbiers.

Je vis maître Crapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette.

Et Dauphine, qui vendait au prix du lait l'eau de son puits.

Et le Tortillard, qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête

Veguère Catarinet, aquelo couquinoto ! emé soun nas en l'èr, vous ensouvèn... que ié toumbè 'n fèrri...

Veguère Pascau Det-de-pego, que se fasié d'òli emé lis òlivo de Moussu Julian.

Veguère Babèu la rapugarello, qu'en glenant, — à pognado, pèr nousa pulèu sa garbo, pescavo i garbeiroun.

Veguère Mèste Grapàsi, qu'ouliavo tant bèn la rodo de sa barioto.

E Dóufino, qu'au pres dóu la vendié l'aigo de soun pous.

E lou Troussa, que quand me rescountravo pourtant lou Bon-Diéu, filavo soun camin, barreto sus la tèsto, la pipo au mourre e fièr coume Artaban... coume se rescountravo un chin !

E Coulau emé sa Zeto, e Jaque, e Pèire, e Tóni !...

Esmougu, blave de pòu, ferniguè tout l'auditòri, en vesèt, dins l'infèr tout dubert, quau soun paire e quau sa maire, quau sa grand e quau sa sorre...

— Sentès bèn, mi fraire, qu'acò pòu pas dura. Ai cargo d'amo, e vole, vole vous sauva de l'abime ounte touti cabussas, lou vesès. Deman me bouté à l'obro, pas plus tard que deman. E proun obro i'aura ! Mai vejeici l'estiganço. Pèr que tout vague bèn, ié fau metre bon ordre. Anaren à-de-rèng, coume à Jounquiero quand danson :

Deman, dilun, counfessarai li vièi e li vièio. Acò n'èi rèn ;

Dimars, lis enfant. Aurai lèu fa ;

Dimècre, li chato e li droulas. Sara proun long ;

et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien !

Et Coulau avec sa Zette, et Jacques, et Pierre, et Toni...

Ému, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant, dans l'enfer tout ouvert, qui son père et qui sa mère, qui sa grand et qui sa sœur...

— Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes en train de rouler tête première. Demain je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas ! Voici comment je m'y prendrai : pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse.

Demain, lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Cela n'est rien.

Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait.

Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long.

Jeudi, les hommes. Nous couperons court.

Vendredi, les femmes. Je dirai : Pas d'histoires !

Samedi, le meunier !... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul...

Et, si Dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux !

Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper ; quand le vin est tiré, il faut le boire.

Dijòu, lis ome. Couparen court ;  
 Divèndre, li femo. Ié dirai : Pas d'alòngui ;  
 Dissate, lou móunié !... — que, pèr éu soulet, fau-  
 dra bèn tout un jour !

E se Dimenche avèn acaba, saren bèn urous !

Es egau, quand lou blad es madur, fau que lou blad  
 se cope ; quand es vueja lou vin, fau que lou vin se begue.  
 I'a proun linge sale, fasen bugado, e fasen-la bono.  
 Oh ! que leissiéu !

Mis enfant, mi pàuris enfant ! es la gràci... e lou tres-  
 sor que vous souvète. Amen !

Ço que fuguè di fuguè fa : coulèron bugado.

Despièi aquéu Dimenche memourable, lou perfum  
 di vertu de Cucugnan se respiro à dès lègo à l'entour.

E lou bon pastre Mousen Martin, urous e trefouli,  
 a pantaia, l'autre niue, que segui de tout soun avé,  
 escalavo, en trelusènto proucessioun, au mitan di cire  
 atuba, d'un nivo d'encèns qu'embaumavo, e dis enfant  
 de Cor que cantavon *Te Deum*, lou camin estela de la  
 Ciéuta de Diéu !

E vaqui l'istòri dóu Curat de Cucugnan, talo que  
 l'escriguè aquéu gusas de Roumaniho, — talo peréu  
 que la tenié d'un autre bon coumpaire.

Voilà assez de linge sale : il s'agit de le laver, et de le bien laver.

C'est la grâce que je vous souhaite. Amen.

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce Dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés, d'un nuage d'encens qui embaumait, et des enfants de chœur qui chantaient *Te Deum*, le chemin étoilé de la Cité de Dieu.

Et voilà l'histoire du Curé du Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

(Adaptation par Alphonse DAUDET).

---

## LI PERDIGAU

Eiçò mai se passè dins noste bèl Avignoun d'ou tèm que Berto fielavo, — fielavo de sedo, aro debano d'estoupo, — tèm urous ounte li gènt avien pas, coume à l'ouro d'uei, la furour de léu faire fourtuno, se countentavon de ço qu'avien sèns enveja ço qu'èro pas siéu : ounte fasièn bouli soun oulo à pichot fiò, vivien pèr travaia e travaiavon pèr viéure ; e piéi, quand acò ié prenié, risien de soun bon rire tant que poudien, car, en aquest paure mounde, i'a toujours proun e trop de tèm pèr ploura.

Un jour dounc, sus li dos ouro de tantost, au café Sant-Deidié, ounte, lou tantost e après la soupado, en touto sesoun e que tèm que faguèsse, s'acampavon, pèr lou cinq-cènt e li tres-sét, à l'entour d'uno fiolo de clareto, qu'auqui gros catau de la vesinanço, e li couratié que lou negòci de la sedo tenié gras e drud ; un jour intrè lou celèbre Mèste Alàri, — n'en parlaren mai, — que n'en countavo o n'ourdisié toujours quaucuno, que galejè touto sa vido, e acabè de rire just quand faguè si darrié badai.

— Oh ! pèr aquesto, tubara ! — en intrant diguè, sourrisènt.

— Countas-nous lèu acò tout caud, — lis abitua ié venguèron.

## LES PERDREAUX

Ceci se passa dans notre bel Avignon, du temps que Berthe filait, — Elle filait de la soie, elle dévide maintenant de l'étope ! Heureux temps où l'on n'avait pas, comme aujourd'hui, la fureur de faire fortune rapidement ; où les gens se contentaient de ce qu'ils avaient, sans envier ce qui ne leur appartenait pas ; où l'on faisait bouillir son pot à petit feu, où l'on vivait pour travailler, et l'on travaillait pour vivre. Et puis, quand cela les prenait, ils riaient de leur bon gros rire, car en ce monde, il y a toujours assez et trop de temps pour pleurer !

Un jour donc, sur les deux heures après midi, au café Saint-Didier, où, l'après-dîner et le soir, en toute saison et quelque temps qu'il fit, se réunissaient, pour engager une partie de cinq-cents ou de tré-sept, autour d'une bouteille de clairette, quelques riches et gros bonnets du voisinage et les courtiers engraisés et enrichis par le commerce de la soie, un jour entra le célèbre Maître Alary, — nous en reparlerons, — lequel en contait ou en ourdissait toujours *quelqu'une*. Il plaisanta toute sa vie, et acheva de rire juste au moment où, ne pouvant plus respirer, il expira.

— Oh ! pour le coup !... fameux ! dit-il en entrant, le sourire aux lèvres.

— ConteZ-nous vite ça tout chaud, demandent les habitués.

— Despachen-nous, qu'avèn pas grand tèms à perdre, se voulèn pas manca noste cop. Vène de vèire eila, encò de l'ami Dubernet, marchand de sabato, un Gravesounen, Jan Fifre, un pau badau, emai un proun. (Sian counaissènt : sa femo nourriguè noste cadet). Es eila qu'assajo ùni gros soulié de couble ; e marcan-dejo que n'en finis plus, e vòu que, pèr-dessus lou marcat, ié chanjon li courrejoun e ié planton encaro quàuqui tacho, aperaqui. Eh bèn ! mis ami, s'agis de ié faire encrèire, quand empourtara si sabato, qu'es pas de sabato que porto, mai,.. un bèu parèu de perdigau !!

— Oh ! oh ! oh ! Mèste Alàri, aquelo es pièi trop grosso e passara pas ! Coume diàussi voulès... ?

— Vole que vous, Moussu Faure, vous metegués lou proumié pèr ana foro vilo, devers lou pourtau Sant-Miquèu. Tu, Alèssi, vas segi Moussu Faure, à vint pas liuen, enviroùn. Vous, Moussu Lafont, anarés après Alèssi, memo distànci ; e tu, Gricò, après Moussu Lafont. E tóuti quatre caminarés plan-plan, gardant vòsti distànci, dins la longo carriero ounte noste Janet dèu necessarimen passa pèr se rèndre à Gravesoun.

— Mai, bèl ome ! — ié diguèron, — nous prenès pèr de tèsto d'aïet, que nous arrengeuiras ansin ?

— Minuto. Esperas. Quand rescountrarés noste Gravesounen, si sabato à la man, o pendoulado sus l'espalo, uno davans e l'autro à rèire, lou recouneirés lèu : es tout vesti de cadis d'Ais, coulour de la bèsti ; un gros nas moutu souto uno longo bouneto d'estame que ié vèn quasimen enjusqu'au quiéu ; taiolo cremesino largo, espandido sus lou vèntre...

— Dépêchons-nous, car nous n'avons pas de temps à perdre, si nous ne voulons pas rater notre coup. Je viens de voir là-bas, chez l'ami Duvernet, marchand de chaussures, un Gravesonais, Jean Fifre, un peu simple : — (nous nous connaissons : sa femme a nourri notre cadet). Il est en train d'essayer une paire de gros souliers ; il marchande à n'en plus finir ; il veut que, par dessus le marché, l'on y change les courroies, et que l'on plante encore quelques clous par ici, par là. Eh bien ! mes amis, il s'agit de lui faire accroire, quand il emportera ses savates, qu'il emporte... une superbe paire de perdreaux !

— Oh !... Maître Alary, celle-ci est trop grosse et ne passera pas ! Comment diable voulez-vous... ?

— Je veux que vous, Monsieur Faure, vous partiez le premier comme pour sortir de la ville, du côté de la porte Saint-Michel. Toi Alexis, tu vas suivre Monsieur Faure, à vingt pas de distance environ. Vous, Monsieur Lafont, vous irez à la suite d'Alexis, même intervalle, et toi, Agricole, sur les pas de Monsieur Lafont. Tous quatre, vous cheminerez lentement, en gardant respectivement vos distances, le long de la rue par où notre Jeannot doit nécessairement passer pour se rendre à Graveson.

— Mais, bel homme ! — dirent-ils à Maître Alary, vous nous prenez pour des têtes d'aulx, que vous nous alignez comme à la file.,.

— Minute ! attendez. Lorsque vous rencontrerez notre Gravesonais, ses souliers à la main ou pendus à l'épaule, l'un devant l'autre derrière, vous le reconnaîtrez sans peine : il est habillé de cadis d'Aix, couleur

— Em'acò pièi ?

— Em'acò chascun à voste tour, après l'un l'autre, quand lou rescountrarés, guincharés si sabato, farés coume s'èron un parèu de perdigau, e ié demandarés se li vòu vèndre. Pas mai qu'acò.

Ah ! n'aguè dins lou café Sant-Deidié de grand rire e d'aplaudimen, quand tóuti veguèron clar dins lou plan de Mèste Alàri, e quand devinèron tout ço que i'aurié de bourlesc dins lis ate de l'estravaganto coumèdi que s'anavo jouga !

— An ! d'aut ! mis ami, — faguè Mèste Alàri. Chascun à soun poste ! Calas bèn vòsti fielat : anarié bèn mau se, entre tóuti, agantavian pas lou pèis. Iéu vous espère eici : lou Janet me counèis.

— Vague ! vague ! cridèron tóuti, l'agantaren !

E quatecant Moussu Faure e pièi Alèssi, Moussu Lafont e Gricò, eisecutèron poun pèr poun li recoumandacioun de Mèste Alàri. Fuguèron lèu chascun esparpaia, e preste à jouga soun role.

Quand Dubernet aguè chanja li courrejoun e planta li quàuqui tacho, Jan Fifre paguè ; e si sabato à la man ligado ensèn em'un bout de lignòu : — Se m'avès bèn servi, faguè, tournarai.

E partiguè pèr Gravesoun.

Fuguè Gricò que, lou bèu proumié, agarriguè lou Gravesounen, e, coume se dis, agantè lou biòu pèr li bano :

de la bête ; un gros nez camard, sous un long bonnet d'estame qui lui tombe presque jusqu'au bas des reins ; une ceinture cramoisie largement déployée sur le ventre ?

— Et puis ?

— Et puis, chacun à votre tour, après l'un l'autre quand vous le rencontrerez, vous guignerez ses souliers, vous ferez semblant de croire qu'il porte une paire de perdreaux, et lui demanderez s'il veut les vendre. Pas plus que ça.

En entendit-on, dans le café Saint-Didier, des éclats de rire et des bravos, quand on vit clair dans le plan de Maître Alary, et qu'on devina tout ce qu'il y aurait de burlesque dans les actes de l'extravagante comédie qui allait se jouer !

— Allons, et prestement, mes amis ! ajouta Maître Alary, chacun à son poste. Calez bien vos filets : il y aurait grande malechance si, à nous tous, nous ne prenions pas le poisson. Moi, je vous attends ici : le Jeannot me connaît trop...

— Soit ! et en avant ! nous le pêcherons.

Et MM. Faure, Alexis, MM. Lafont et Agricol, exécutèrent<sup>7</sup> incontinent et de point en point les recommandations de Maître Alary. Ils s'éparpillèrent vite, prêts à jouer leur rôle.

Or, lorsque Duvernet eut changé les cordons et planté ces quelques clous, Jean Fifre paya, et, ses souliers à la main attachés l'un à l'autre avec un bout de ligneul :

— Si vous m'avez bien servi, dit-il, je reviendrai.

— Eh ! l'ome de la taiolo, — ié vengué, d'uno man moustrant li sabato, e dous det de l'autro au pouchoun, — avés aqui un poulit parèu de perdigau. Se voulias me li vèndre !... Quant n'en voulès ?

— Disès, Moussu ?...

— Vous demande se me vendrias pas vòsti perdigau.

— Quéti perdigau ?

— Vòsti perdigau, perdiéune !

— Leissas-me tranquile. Me prenès pèr un autre. Ai pas lou tèms de vous amusa. La femo espèro.

— An ! ié fai alor Gricò, vese que li voulès pas vendre. Se li voulès pas vèndre, gardas-lèi. Tant d'es-pargna.

— Ve-n-aqui un, pechaire ! — se pensè noste Fifre, que ié dèu segur avé peta 'n ciéucle.

E filè soun camin.

Aguè pas fa vint pas que Moussu Lafont l'arrestè :

— Ah ! d'aquéli ! ié diguè, es pas necite, pèr vèire que soun maia, de ié regarda lou bout dis alo ! Agués bèn siuen, au mens, dóu chin o de la chino que vous lis a leva. S'erias resounable, tambèn vous li croum-pariéu.

Jan Fifre duerb d'iue tant que n'a, e bado, atupi e rede coume un pau.

— Quant n'en voulès ? Vous n'en baiariéu bèn quaranto sòu de la pèço.

— Ah ! bèn ! o, ié fai lou Gravesounen, vous douna-rai pèr quatre franc ço que me n'en costo dès !

— Pèr èstre de bèu perdigau, es de bèu perdigau ; mai pamens...

Et il partit pour Graveson.

C'est Agricol qui, le premier, attaqua notre Grave-sonais, et, comme on dit, prit le taureau par les cornes.

— Ohé ! l'homme à la ceinture, — lui cria-t-il, montrant les souliers d'une main et deux doigts de l'autre fourrés dans le gousset, — vous avez là une jolie paire de perdreaux. Si vous vouliez me les vendre... Votre prix ?

— Vous dites, Monsieur ?...

— Je vous demande si vous ne me vendriez pas vos perdreaux.

— Quels perdreaux ?

— Vos perdreaux, parbleu !

— Laissez-moi donc tranquille. Vous me prenez pour un autre. Je n'ai pas le temps de vous amuser : la bourgeoise m'attend.

— Allons ! réplique Agricol, je vois que vous ne voulez pas les vendre. Si vous ne voulez pas les vendre, gardez-les. C'est autant d'économisé.

En voilà un, *pecaire* ! — pensa notre Fifre, — dont la tête sonne le fêlé.

Et il passe son chemin.

Il n'avait pas fait vingt pas que M. Lafont l'arrêta :

— Ah ! quant à ceux-ci, point n'est besoin, pour voir s'ils sont bien maillés, de leur regarder le bout de l'aile ! Prenez soin du chien ou de la chienne qui vous les a levés. Si vous étiez raisonnable, je vous les achèterais tout de même.

Jean Fifre ouvre de grands yeux, et reste là, bouche béante, épaté, raide comme un pieu.

— Ah ! ço mai ! ié dis Janet que s'enverino, sabès, Moussu, qu'acò me vèn bougramen en òdi ? Anas-vous-en rascla de bouto, vous emé vòsti perdigau ! S'amas li perdigau, Moussu, cassas-n'en, e vous trufés pas dóu paure mounde !

— Vous esmógués pas coume acò, bèl ome, ié dis alor Moussu Lafont emé soun plan bagasso : i'a rèn de tant marrit qu'un cop de sang ! Emai lis ame, tam-bèn me n'en passarai. Fauto de perdigau, l'on se coun-tènto de merle.

— Me roumpès la tèsto, vous !... e...

— Escusas se vous cope. Sounjave pas que deman es divèndre... Anaran pas à dimenche, vòsti perdigau.

— Ah ! pèr aro ié sian ! Mai, sacre petard de disque ! bramè Jan Fifre, — e bramè tant que li gènt se metien sus si porto, — sias dounc avugle, o lou venès ? Vesès dounc pas qu'es de sabato, de sabato de couble, tóuti flamo-novo, e rouso coume un fiéu d'or ? Tenès, calu, vès-lèi, chaspas-lèi, uno, dos ! Vès li courrejoun, vès li tacho... Me fichas en caire, emé vòsti perdigau, finalamen !

— Ah ! d'abord que lou prenès ansin, e qu'avès vuei l'imour galejarello, e voulès me faire prendre vòstis aucèu pèr de sabato de couble ! ai plus rèn à vous dire, bono gènt ! e sièu plus d'un age à jouga 'mé vous coume un cadelas ! Cresiéu que li vouliás vèndre. Poudès li garda. L'ase me quihe se li regrète ! Sènton qu'entronnon, vòsti perdigau ! noste cat ié fougarnié. Tenès me n'en farias presènt que li voudriéu pas !

Em'acò, cabessejant, remiéutejant, sacrant, pater-

— Combien en voulez-vous ? Je vous les paierais volontiers quarante sous la pièce.

— Ah ! oui, vraiment ! fait le Gravesonais, on va vous vendre pour quatre francs ce qui m'en coûte dix !

— Pour de beaux perdreaux, ce sont de beaux perdreaux ! Mais, pourtant...

— Ah ! ça, mais... s'écrie Jeannot qui enrage, savez-vous, Monsieur, que tout ça finit par être hébétant ? Allez au diable, vous et vos perdreaux ! Si vous aimez les perdreaux, Monsieur, allez à la chasse, et ne vous moquez pas ainsi du pauvre monde !

— Calmez votre sang, brave homme ! — lui dit alors M. Lafont avec son flegme *bagasse*, rien de plus dangereux qu'un coup de sang. Encore que j'aime ce gibier, je m'en passerai : faute de perdreaux, l'on se contente de merles,

— Vous me cassez la tête, vous !... et...

— Pardon, si je vous interromps. Je ne songeais pas que c'est demain vendredi... Ils n'iront pas jusqu'à dimanche vos perdreaux.

— Ah ! nous y voici encore ?... Mais, sacré pétard de tous les diables ! — hurle Jean Fifre, (et il criait si fort que tout le monde se mit sur sa porte), vous êtes donc aveugle ou en train de le devenir ? Vous ne voyez donc pas que ce sont des souliers ; des souliers de gros cuir ? tout flambants-neufs, blonds comme un fil d'or ? Tenez, imbécile, voyez-les, palpez-les. Un, deux !... Voici les courroies, voilà les clous ! Vous me faites perdre la boule avec vos perdreaux, finalement !

— Oh ! puisque vous le prenez sur ce ton, et avez l'humeur plaisante, et prétendez me faire prendre ce

nejant negre e bourret, Mèste Fifre filo soun camin. Camino vite, e pièi subran s'aplanto, e front clin e lou det sus lou front, travaio de tèsto... E pièi, aubouro si sabato à mié-pan de soun nas, li viro e li tourno, e li toumbo e li lèvo. Que vous dirai ? bessai regardo se, pèr gros cop d'asard, ié poussarié pas de plumo de perdigau.

Èro forço apensamenti, forço ! e se passavo la man sus lou front pèr n'eissuga la susour.

Eissugavo sa susour emé sa bouneto d'estame, — car sa man èro trempo, — quand Alèssi :

— Hè ! l'ome, escusas ! I'a long-tèmms que lis avès tua ?

— Aprenès qu'ai res e rèn tua, Moussu !...

— Oh ! lou fin soupa, lou festin esquist, e queto fèsto, tèsto à tèsto iéu em'éli ! emé, bèn à l'entour, de caulet, o bèn emé de ris-espeta dins lou bon jus ! Me sèmbo que n'en manje !

Jan Fifre ié vèi plus. Ié passo coume un nivoulon sus lis iue, la tèsto ié viro, e pòu plus se teni sus si cambo. Lou mentoun ié tremolo e si dènt clacon. A 'no fèbre de chivau !

— Dise pas acò pèr mau, ié fai Alèssi. Eh ! me relucas aqui coume s'aviéu manja vosto soupo ! Vous li vole pas rauba, vòsti perdigau !... Veguen, li gardas o li vendès ?

— Que lou tron de pas diéune vous cure, vous !

— Oh ! gardas-lèi. E s'avès pòu que lou cat vous li manje, fretas-ié'no veno d'aïet.

Desmemouria, destimbourla, sachènt plus se viho o

gibier-là pour des savates de cuir, sachez que je ne suis plus en âge de jouer avec vous comme un jeune chien ! Je croyais que vous vouliez les vendre. Vous pouvez les garder. Le diable m'emporte si je les regrette ! Ils fleurent la peste, vos perdreaux ! Notre chat leur ferait la moue... Vous m'en feriez cadeau que je n'en voudrais pas !

Là-dessus, menaçant de la tête, marmonnant, maronnant et sacrant, Maître Fifre file son chemin ; il double le pas, puis il s'arrête soudain, et, la tête basse et l'index sur le front, il fait travailler son esprit... Et puis, il élève ses souliers à la hauteur de son nez, les tourne et les retourne, et les abaisse et les relève... Que vous dirai-je ? il regarde sans doute si, par grand hasard, il ne leur pousserait point des plumes.

Et tout pensif, il passait la main sur son front pour en essuyer la sueur.

Il essayait donc sa sueur avec son bonnet, — car sa main était trempée, — lorsqu'Alexis :

— Holà ! l'homme, excusez !... Y a-t-il longtemps que vous les avez tués ?

— Apprenez, Monsieur ! que je n'ai tué personne.

— Oh ! le fin souper ! le festin exquis, et quel régal ce me serait, en tête-en-tête, eux et moi ! avec des choux tout autour, ou du riz à peine éclaté dans le jus ! Il me semble que je les savoure !

Jean Fifre n'y voit plus. Il lui passe un brouillard sur les yeux, la tête lui tourne, il ne peut se tenir debout sur ses jambes ; son menton tremble, ses dents claquent, il a une fièvre de cheval.

se dor, o se sounjo tout reviha, lou paure Fifre vèi si sabato s'empluma pau à cha pau, e pièi ié sèmblo de vèire un revoulun de plumo de perdigau que jogon emé lou vènt... E s'ensouvèn pièi di raconte de sa grand sus li tour diabouli que li masco e li masc jougavon passa-tèm s i crestian.

Finalamen, èro toucant la porto Sant-Miquèu, quand rescountrè Moussu Faure.

— Eh ! l'ome ! — Moussu Faure ié diguè d'uno voues menèbro, em'uno bèbo d'un pan de long, l'ome ! vou-driéu bèn saupre, iéu, ounte avès tua aquéli perdigau.

— Ai res e rèn tua, vous tourne à dire, respoudeguè Jan Fifre, pale coume un gipas. Moun brave Moussu, lis ai croumpa encò de Dubernet, que demoro eila...

— Moussu Dubernet vènd pas de perdigau, vènd de sabato... S'aquéli perdigau soun esta pres à la curso... o bèn engranaia en terro libro, ai rèn à vous dire, e poudès tranquilamen vous ana jaire à voste oustau. Mai se lis avès cassa en terro ounte la casso es severamen enebido, coume i'a touto aparènço, sias en fauto. Es emé iéu qu'aurès afaire. Vous n'en dise pas mai.

— Moun brave Moussu, ié fai lou Gravesounen, qu'un verbau espavourdis, siéu innocènt coume un enfant que teto ; e me disès aqui de resoun que ié vese rèn, mai rèn, car soun negro coume la pego.

— Eh bèn ! esveras : vau querre quaucun que vous lis esclargira.

E Moussu Faure s'encourregué.

— Je ne dis point ça pour vous faire de la peine, ajoute Alexis. Eh ! vous me regardez de travers, là, comme si j'avais mangé votre soupe ! Je ne veux pas vous les voler, vos perdreaux !... Voyons, voulez-vous les garder ou me les vendrez-vous ?

— Que le *tron de l'air* vous écrase, vous !

— Oh ! gardez-les ! et « si vous avez peur que le chat « vous les mange, frottez-les avec une gousse d'ail ! »

Déconcerté, détraqué, ne sachant plus s'il dort ou s'il rêve tout éveillé, le pauvre Fifre voit ses souliers s'emplumer peu à peu ; puis il croit apercevoir des plumes de perdreau tourbillonner dans l'air et folâtrer avec la brise... Et il se remémore alors tout ce que lui contait sa mère-grand au sujet des farces diaboliques que sorciers et sorcières jouaient dans le bon vieux temps aux chrétiens.

Enfin, il touchait à la porte Saint-Michel quand il rencontra M. Faure.

— Hop ! l'homme ! — interpella M. Faure d'un ton sévère et brutal, et faisant la moue, — l'homme ! je voudrais bien savoir où vous avez tué ces perdreaux.

— Je n'ai rien tué, je le répète, — répondit Jean Fifre, pâle, blanc comme un lange. Mon brave monsieur, je les ai achetés chez M. Duvernet, qui demeure là-bas...

— M. Duvernet ne vend pas des perdreaux : il vend des chaussures... Si ces perdreaux ont été pris à la course, ou *engrenailés* en terre libre, je n'ai rien à dire, et vous pouvez aller vous coucher tranquillement chez vous. Mais si vous les avez tués ou pris, ainsi qu'il est apparent, sur un terrain où la chasse est

Esglaria, Jan Fifre veguè subran pouncheja la chantignolo d'un capèu de gendarmo, e s'agrouvè mita-mort. S'aubourè pièi, virè brido, e doublè lou pas pèr arriba pu lèu.

E lèu, encò de Moussu Dubernet arribè, tout en aïo e tout en aïgo :

— Moussu, ié cridè, acò 's pas un tour à faire! Lou pache es rout. Me prenès dounc pèr un coudoun ? Que se voulièu de perdigau, cresès que vendrièu vers un marchand de soulié ? pèr li paga, encaro, dès franc lou paréu, jusiòu que vous sias !

Moussu Dubernet, que Mèste Alàri avié mes au courrènt de tout, s'estoufavo pèr pas rire...

— Sias un troumpo-quau-pòu, coume tóuti li gènt de vilo... Tenès, vaqui vòsti perdigau, e rendès-me mi sòu...

E Jan Fifre bandiguè li sabato pèr l'oustau... Vouguè rèn entendre. Ié rendeguèron si sòu, e partiguè. rouge coume un gratoquiéu.

sévèrement interdite, vous êtes en contravention. C'est à moi que vous aurez affaire. Je ne vous dis que ça !

— Mon brave monsieur, reprend le Gravesonais, qu'un procès-verbal terrifie, je suis innocent comme un enfant qui tête ! et vous me dites là des choses auxquelles je ne vois goutte, car elles sont noires comme poix.

— Eh bien ! attendez : je vais quérir quelqu'un qui vous les éclaircira.

Et M. Faure se mit à courir.

Effrayé, ahuri, Jean Fifre vit tout à coup poindre les cornes d'un chapeau de gendarme, et s'affaissa demi-mort. Il se releva bientôt, tourna tête sur queue, et doubla le pas pour arriver plus vite.

Tout bouleversé et suant à grosses gouttes, il arriva bientôt chez M. Duvernet.

— Monsieur, lui cria-t-il, ça n'est pas un tour à faire. Le marché est rompu. Vous me prenez donc pour un c...ornichon ? Eh ! si je voulais des perdreaux, croyez-vous que je viendrais chez un marchand de savates ? et pour les payer dix francs la paire, juif que vous êtes !

M. Duvernet, que Maître Alary avait mis au courant de tout, étouffait pour retenir son rire.

— Vous êtes un *trompe-qui-peut*, comme tous les habitants des villes... Tenez, reprenez vos perdreaux et rendez-moi mes dix francs.

Et Jean Fifre lança les souliers dans la boutique...

---

A. F.

## CATO, CAT E CATOUN

Uno vièio fiho d'Avignoun, devoto de la costo pleno, uno patricoularello de 55 an acoumpli, laido coume pecat, seco coume un brusc, renouso coume uno rodo de pouso-raco, lipeto coume uno mito e marrido coume la galo, avié milo escut de rènto, uno lengo de serp, de luneto verdo, e quatre gros cat, sènso coumta li dos cato, que de-longo l'uno èro prens quand l'autro fasié li catoun.

Autant i'a de mes dins l'an, autant lou marrit péu fasié de servicialo ! Souvènt n'en bandissié dos pèr mes, e cato, cat e catoun n'èron toujours l'encauso : toujours li servicialo avien tort, e li cat avien toujours resoun. Li cat n'èron pas proun bèn servi ; li cat rau-bavon tout, e falié pas batre li cat.

D'ounte vèn que la bravo Babèu serve lou vièi tibanèu despièi mai de dès-e-vue mes ? ço qu'es, vous dirai, un grand miracle de Diéu !

Vejeici coume : quand, en intrant au service, Babèu vèguè que cato, cat e catoun èron dins l'oustau mai mèstre que la mestresso : — Fau se n'en desfaire, diguè ; fau que lou vièi flèu de Diéu me li fague nega dins lou Rose !

## CHATTES, CHATS ET CHATONS

Une vieille fille d'Avignon, dévote à trente-six carats et faiseuse de patricotages, âgée de cinquante-cinq ans et plus, laide comme le péché, sèche comme un parchemin, plus grincheuse qu'un puits-à-roue, gourmande comme une chatte et méchante comme la gale, avait mille écus de rente, une langue de vipère, des lunettes vertes, — et quatre gros chats, sans compter deux chattes, dont, sans désemparer, l'une était pleine quand l'autre mettait bas.

Autant il y a de mois dans l'année, autant de fois elle changeait de domestique, — la mégère ! Souvent elle en renvoyait deux par mois, et chattes, chats et petits chats, en étaient sans cesse la cause. Toujours les domestiques avaient tort, et les chats toujours raison. Les chats n'étaient pas assez bien servis, les chats dérobaient tout, et il ne fallait point fouetter les chats.

D'où vient donc que la brave Babet est au service de la vieille guenon depuis plus de dix-huit mois, ce qui est, je vous le jure, un beau miracle du bon Dieu ?

En voici le pourquoi : quand, en entrant dans la place, Babet vit que chattes, chats et chatons y étaient plus maîtres que la maîtresse : — Il faut s'en débarrasser, dit-elle, et que cette vieille peste m'ordonne elle-même de les noyer dans le Rhône.

Èro obro de proun peno, n'en counvendrés. N'en venguè pamens à bout. Sèmblo pas de crèire !

Èro apereiça vers lis Avènt. Tóuti li matin, enterin qu'à la santo messo, la vièio masco s'endourmié sus sa cadiero, l'escabeleto souto li pèd e lou capelet à la man, Babèu, quand cato, cat e catoun fasièn lou roudelet à l'entour dóu fougau, agantavo un nèrvi de biòu, fasié lou signe de la crous : *Au noum dou Paire, dou Fiéu...* e flin ! e flan sus li bèsti !

Chasque matin se signavo, e li fasié dejuna en l'es-poussant lis esquino ansin.

Li cat, tre qu'ausien l'*Au noum dou Paire* de la servicialo, se disien dins soun parla :

— Vaqui l'uiiau, lou tron vai peta ! — E partien, endemounia.

Quand li cat aguèron bèn après à dansa sènso outro musico :

— Madamisello, dis Babèu à sa mestresso, fasès-me lèu moun comte.

— Que t'aribo, Babèu ?

— Oh ! se sabias !... Fai ferni. Me vole enana.

— Perqué vos t'enana ?... Gagnes pas proun, tu mai ?... — Soun tóuti li memo !...

— Vòsti cat soun pas de cat, Madamisello !

— Dises ?...

— Vòsti cat soun de diable que se soun fa cat. Ié manco que li bano vous dise, e de-segur ié van sourti : lis ai visto pouncheja sus la tèsto dóu gros negre !

Ce n'était point petite besogne, vous en conviendrez. Elle en vint néanmoins à bout. C'est à ne pas y croire !

C'était aux environs des Avents. Tous les matins, pendant qu'à la sainte messe la vieille masque s'endormait sur sa chaise, sa chaufferette sous les pieds et son chapelet à la main, Babet, au moment où chattes, chats et chatons étaient assis en rond autour de l'âtre, — saisissait un nerf de bœuf, faisait le signe de la croix : *Au nom du Père, et du Fils...* et v'lin ! et v'lan sur les bêtes !

Chaque matin, elle se signait, et les faisait déjeuner en leur époussetant ainsi le dos.

Dès qu'ils entendaient l'*Au nom du Père* de la servante, les chats se disaient en leur patois : — Voici l'éclair ! gare le tonnerre ! Et ils partaient, le diable au corps.

Lorsque les chats eurent, de cette façon, appris à danser sans autre musique :

— Mademoiselle, dit Babet à sa maîtresse, vite ! faites-moi mon compte.

— Que t'arrive-t-il, Babet ?

— Ah ! si vous saviez !... Ça fait frémir !... Je veux m'en aller.

— Pourquoi veux-tu t'en aller ? Tu ne gagnes pas assez, toi aussi... ?

— Vos chats ne sont pas des chats, Mademoiselle !...

— Tu dis... ?

— Vos chats sont des diables faits chats. Il ne leur manque plus que des cornes, vous dis-je ; et pour sûr, il va leur en pousser. Mêmement que je les ai vues poindre sur la tête du gros noir !

— Ié van sourti !... Mai sies folo ?

— Imaginas-vous, Madamisello, que quand me si-gne e prègue Diéu, coume tout bon crestian dèu faire, vòsti demòni se despoutèton, desvaria coume de Ci-fèr que soun. Segnour-Diéu ! ah ! grand Sant Miquèu, prince de Paradis ! de-qu'arribarié se ié jitavian d'aigo signado ?... Moun comte, vous dise !

— Misericòrdi !... Sarié dounc verai ?

— Coume sias uno bravo e santo damisello. Tenès, anas vèire eiçò.

Babèu se signè : *Au noum dóu Paire...* Li cat veguèron veni lou nèrvi de biòu, e i'aguè dins l'oustau un brave escaufèstre !

— Jeuse-Mario-Jousè ! cridè la vièio, sian tóuti perdu ! M'abandounes pas, Babèu ! Au secours !... Perdoun, grand Diéu !... Lèu, vai-lèi nega, que li vegue plus dins l'oustau...

E s'esvaniguè.

E Babèu, à la toumbado de la niue, anè nega cato, cat e catoun.

— Leur en pousser !... Es-tu folle ?

— Imaginez-vous, Mademoiselle, que quand je fais le signe de la croix, ainsi que tout bon chrétien doit le faire, vos diables de chats ne se possèdent plus, effarés comme des Lucifers qu'ils sont. Seigneur-Dieu ! ô grand Saint Michel, prince du Paradis ! qu'arriverait-il si on les aspergeait d'eau bénite ?... Mon compte, vous dis-je !

— Miséricorde !... Serait-ce vrai ?

— Vrai comme vous êtes une digne et sainte demoiselle. Tenez, vous allez voir ça.

Babet se signa : *Au nom du Père* !... Les chats pressentirent le nerf de bœuf, et il y eut au logis un fameux remue-ménage !

— Jésus ! Marie ! Joseph ! s'écria la vieille, nous sommes tous perdus ! Ne m'abandonne pas, Babet ! Au secours !... Grand Dieu, pardon !... Vite, va les noyer, et que je ne les voie plus dans la maison !

Et Babet, — à la nuit tombante, — vite, alla noyer chattes, chats et chatons.

(Traduction par Louis JOURDAN).

---

## L'ABAT TABOUISSOUN

L'abat Tabouissoun èro, avans 89, curat de Cucuroun, galant vilajoun prouvençau quiha sus un mamèu dóu Leberoun coume un passeroun sus uno coucourdo.

E se capitavo qu'èro tabouissoun de noum e de taio : pichoutet, mouffet, tout de mouledo, e bèn talamen courtet que, quand prechavo, s'avié pas agu la precautioun de se bouta souto li pèd escabelet sus escabeloun, Moussu lou curat, emé si mentoun, — car n'avié dous, — aurié frusta lou releisset de la cadiero.

Ei verai de dire que, quand eisecutèron lou plan d'aquelo cadiero, aurien degu n'en demeni l'ampour e la founso : l'aurien establido ni tant amplo ni tant founso, s'avien poussu devina qu'un jour l'abat Tabouissoun ié mountarié... Eh bèn ! pamens, noun ! veirés lèu qu'es bèn ansin que ié la falié...

Adounc, ci sian pèr dire qu'aquest abat Tabouissoun ribejavo la sieissanteno, aperaqui ; e si ! que pourtavo bèn sis an, ferme e dre sus si boutelet redoun ! Se de long péu blanc l'avien pas courouna, e se 'n parlant avié pas sibla, car li dènt de davans i'èron toumbado, i'aurias douna tout-bèu-just la quaranteno, emai encaro aurias creigu faire versa la mesuro.

E la bono pasto de capelan qu'èro acò ! Urousamen se n'èi pas perdu la grano : bèn dins soun devé, ave-nènt, rèn esquicha, pious, pas maniacle, e subre-tout

## L'ABBÉ TABOUISSOUN

L'abbé Tabouissoun était, avant 1789, curé de Cucuron, joli petit village provençal perché sur un mamelon du Luberon, comme un moineau sur une courge.

Et il se devinait qu'il était Tabouissoun (1) de nom et de taille, petit, grassouillet, et tellement court que, s'il n'avait pas eu la précaution, quand il prêchait, de se mettre sous les pieds escabeau sur escabelle, Monsieur le Curé, avec ses mentons, — car il en avait deux, — aurait frôlé le rebord de la chaire.

Il est vrai de dire que, quand on exécuta le plan de cette chaire, on aurait dû en diminuer l'ampleur et la profondeur. On ne l'eût certainement établie ni si ample ni si profonde, si l'on avait pu deviner que l'abbé Tabouissoun y monterait un jour... Eh bien ! vous verrez cependant que c'est ainsi qu'il la fallait.

Nous sommes donc ici pour constater que cet abbé Tabouissoun côtoyait la soixantaine, environ ; et certes, il portait bien ses ans, ferme et droit sur ses mollets rondelets ! Si de longs cheveux blancs ne lui avaient pas fait une couronne, et s'il n'avait pas sifflé en parlant, — car les dents de devant lui étaient tombées, — vous lui auriez donné tout juste la quarantaine, encore auriez-vous cru faire verser la mesure. Et la bonne pâte de curé que c'était là ! Heureusement la

---

(1) Petit bouchon de liège.

caritable : avié rèn de siéu ; — se sarié, li gros ivèr, leva lou moussèu de la bouco pèr nourri quau patissié de fam à soun entour, e la roupo qu'avié sus l'esquino, pèr gara la fre di vièi malandrous.

Emai pareiguèsse flouri de santa, e que si mentoun, si gauto, soun iue viéu e soun ventroun boumbu, diguèsson qu'èro pas de plagne e que sa servicialo l'emboucavo coume se dèu, avié pamens, — semblavo pas vrai, — uno malautié òpiniastro e testardo, noun mourtalo, mai enfetano. Que voulès ié faire ? En aquest mounde, fau que tóuti aguen quaucarèn : aquéli que se porton lou mies es aquéli que soun lou mens malaut..

E queto èro la malautié de l'abat Tabouissoun ?

Ero d'avé de-longo la bouco e la lengo seco coume un tros de bos. S'avié trop de sang, — aurias di que l'anavo trespira di gauto, — avié pas proun d'escupagno ; en counsequènci, falié que se la tenguèsse bagnado, aquelo bouco secarouso, e que boutèsse trempa sa lengo coume uno merlusso. E bevié, toujours bevié, sènso avé set. Un suplice !

Pamens, anessias pas crèire qu'es, de ma part, un biais pèr vous faire entendre que Moussu lou Priéu fuguèsse un ibrougno. Ah ! Diéu me n'en preserve ! Bevié, pechaire ! pèr remèdi l'aigo dòu pous de sa clastro... Counvendrés emé iéu que fasié pas un pecat mourtau, se coupavo aquéu béure emé quàuqui pi-chòti raiado dóu vin blanc de si messo. Soun medecin, quàuquis an a-de-rèng, quand venié l'estiéu, l'avié barrula de Vaqueiras à Mount-Brun e de Mount-Brun à Proupia ! Ai ! las ! bouco seco partié, seco bouco tour-

graine ne s'en est pas perdue : bien dans son devoir, avenant, rien scrupuleux, pieux, pas méticuleux, — et surtout charitable : il n'avait rien à lui, il se serait, les grands hivers, levé le morceau de la bouche pour nourrir qui pâtissait de faim à son entour, et la roupe qu'il avait sur les épaules pour garantir du froid les pauvres vieillards souffreteux.

Quoiqu'il parût fleuri de santé, et que ses mentons, ses joues, son ventre rebondi et son œil vif, dissent qu'il n'était pas à plaindre et que sa servante lui donnait la becquée avec soin, il avait pourtant, cela semble incroyable, une maladie opiniâtre, — non mortelle, mais ennuyeuse. Qu'y faire ? En ce monde, il faut que nous ayons tous quelque mal : ceux qui se portent le mieux sont ceux qui sont le moins malades.

Quelle était donc la maladie de l'abbé Tabouissoun ?

C'était d'avoir continuellement la bouche et la langue sèches comme un morceau de bois. S'il avait trop de sang (vous auriez dit qu'il allait jaillir de ses joues), il manquait de salive. En conséquence, il fallait qu'il se la tint mouillée, cette pauvre bouche toujours sèche, et qu'il mit tremper sa langue comme on fait d'une merluche. Et il buvait, toujours il buvait, sans avoir soif. Un vrai supplice !

Pourtant, n'allez pas croire que c'est de ma part un biais pour vous faire entendre que M. le Curé était un ivrogne. Ah ! Dieu m'en préserve ! Le pauvre homme ! il buvait comme remède l'eau du puits de son presbytère. Vous conviendrez avec moi qu'il ne commettait pas un péché mortel s'il coupait ce boire avec un

navo. Falié toujours n'en reveni au proumié remèdi... E, ço que geinavo lou mai lou malautous, es quand falié que mountèsse en cadiero, ço qu'arribavo tóuti li dimenche de l'an, — pèr lou prone, e, tóuti li gràndi fèsto, pèr lou sermoun. Lou paure abat Tabouissoun n'en fasié pèr dous : avié ges de segoundàri.

Mai veici l'estiganço : avans de presica, fasié mounta soun sacrestan pèr leva, — supausa, — la pòusso sus lou rebord de la cadiero, mai, efetivamen, pèr i'escoundre, en-bas, la boutiheto dóu remèdi. Pas necite de dire que, segound lou mai o mens de loun gour dóu prone o dóu sermoun, lou sacrestan avié siuen, sus l'ordre de Moussu lou Curat, d'alesti e d'escoundre uno fiolo boumbudo mai o mens.

Em'acò pièi, lou presicadou presicavo : e quand l'aucès de secaresso lou prenié, e que, pauras ! semblavo, en parlant, mastega d'estoupo, fasié semblant de tounba soun moucadou o sa bouneto ; s'agrouvavo pèr l'acampa... tetavo un degout o dous, e s'aubouravo lèu en s'espoungant lou front emé soun moucadou.

Que cresès ? aquéu toumbo-lèvo se vesié quasimen pas d'en-bas, tant l'abat Tabouissoun n'avié pres l'abitudine, e lou fasié bèn e lèu. La grand cadiero escoundié tout. Li Cucurounen, d'aiours, se i'èron afa. Soulamen i'èro avis, à d'ùni que i'a, que lou pichot Curat acampavo trop souvènt sa caloto e soun moucadou.

Mai basto ! Moussu l'abat Tabouissoun, — pèr lou prounouncia un grand jour de marco dins l'annado, — avié long-tèms amadura, e pièi bouta pausadamen pèr

filet de vin blanc de ses messes. Son médecin, quelques années de suite, l'avait promené, quand venait l'été, de Vacqueyras à Montbrun et de Montbrun à Propiac. Hélas ! il partait avec la langue sèche, avec la langue sèche il revenait. Il fallait toujours recourir au premier remède. Et le plus gênant pour notre malade, c'était de monter en chaire, ce qui arrivait tous les dimanches de l'année, pour le prône, et toutes les grandes fêtes pour le sermon. Le pauvre abbé Tabouissoun en faisait pour deux : il n'avait pas de vicaire.

Mais voici le truc : avant le sermon, il faisait monter son sacristain comme pour enlever la poussière sur le rebord de la chaire, mais en réalité, pour y cacher dans le fond la petite bouteille du remède. Inutile de dire que, selon le plus ou moins de longueur du prône ou du sermon, le sacristain avait soin, sur l'ordre de M. le Curé, de préparer et de cacher une fiole plus ou moins ventrue.

Et puis, le prédicateur prêchait, et quand l'accès de sécheresse le prenait, le pauvre homme ! et qu'il semblait en parlant mâcher de l'étope, il feignait de laisser tomber sa calotte ou son mouchoir, se baissait pour les ramasser... tétait une goutte ou deux, et se relevait vite en s'épongeant le visage avec son mouchoir. Que, croyez-vous ? ce *tombe-lève* se voyait à peine d'en bas, tant l'abbé Tabouissoun en avait pris l'habitude et le faisait vite et bien. La grande chaire cachait tout. D'ailleurs les Cucuronais s'y étaient faits, seulement il leur était avis à quelques-uns que le petit curé ramassait trop souvent sa calotte ou son mouchoir.

escrì un sermoun que se poudié rên legi de mai fignoula e de mai pertoucant. Ero uno *Passioun*. L'estudiè bèn, e quand lou saché sus lou bout dóu det, faguè repeticioun dins sa chambreto e davans soun mirau, en se bagnant la bouco bèn à soun aise e quand n'avié de besoun.

Venguè pièi lou jour desira, lou bèu divèndre sant ! Jamai tant noumbrous auditóri s'èro amoulouna e esquicha dins la glèiso de Cucuroun, trop estrecho. La servicialo de Moussu lou Curat avié fa courre lou brut dins lou vilage que jamai s'ausirié quicon de tant triste que la *Passioun* de Moussu lou Priéu ! I'aguè pas proun sèti nimai proun banc pèr faire asseta, meme en se cougnant, tout lou mounde que courreguè l'entèndre : n'aguè forço que s'assetèron au sòu.

Quand lou sacrestan aguè bèn... escoubeta la cadiero, lou presicadou se faguè peniblamen un camin pèr ié mounta. I'arribè tout susant, front aut e cor batènt. Autant lèu se fuguè signa qu'un silènci soulènne se faguè : auriás entendu lou vounvoun d'alo d'un mousquihoun. La voues atendrido de l'ouratour sacra s'ausiguè, clarinello et tremouletto. Cucurounen e Cucurounenco bevien li sànti paraulo, e n'en perdien pas un degout. Raramen, meme dins soun jouine tèms, Moussu Tabouissoun s'èro mies coupourta, e, bèn es verai de lou dire, aguè qu'ùni quatre o cinq fes besoun... d'acampa soun moucadou. Brassejè, susè, se despoutentè, sèns escupi, — pas besoun de lou dire, — dos gròssis ouro de reloge. È quand pièi, finalamen, n'en juguè au rode pietadous ounte, coume es l'usage,

Mais baste ! M. l'abbé Tabouissoun, pour le prononcer un jour de grande marque dans l'année, avait longtemps mûri, puis mis posément par écrit un sermon... On ne pouvait rien lire de mieux figolé ni de plus touchant : c'était une *Passion*. Il l'étudia consciencieusement ; puis, quand il la sut sur le bout du doigt, il fit la répétition dans sa chambre, devant son miroir, et en s'humectant la bouche bien à son aise, quand il en avait besoin.

Vint ensuite le jour désiré, le beau Vendredi-Saint. Jamais plus nombreux auditoire ne s'était pressé dans l'église de Cucuron, trop étroite ce jour-là. La servante de M. le Curé avait fait courir le bruit dans le village qu'on n'entendrait jamais rien de plus triste que la *Passion* de M. le Recteur. Il n'y eut pas assez de bancs ni assez de chaises pour tout ce monde qui courut l'entendre, et beaucoup s'assirent par terre.

Quand le sacristain eut bien... épousseté la chaire, le prédicateur se fraya péniblement un chemin pour y monter. Il y arriva tout suant, front haut et cœur battant. Dès qu'il se fut signé, un silence solennel se fit : vous auriez entendu le bruissement d'ailes d'un moucheron. La voix émue de l'orateur sacré s'entendit, claire et tremblottante ; Cucuronais et Cucuronaises buvaient les saintes paroles et n'en perdaient pas une goutte. Rarement, même dans son jeune temps, M. Tabouissoun ne s'était mieux comporté, et en vérité, il n'eut que quatre ou cinq fois besoin... de ramasser sa calotte. Il gesticula, sua, se démena, et sans cracher, pas n'est besoin de le dire, deux grosses heures d'horloge. Et quand finalement il en fut au passage émouvant

lou prière aubouro lou sant Criste, e ounte tóuti li crestian, esmougu e repentènt, se meton à geinou, clinon lou front e plouron :

« Mi fraire, diguè l'ouratour, velaqui lou sant Sauvair ! Vaqui lou soulas de l'ome ! lou remèdi que garis tout mau ! Vaqui lou Diéu que fau ama... »

De tant de tèsto clino, n'i'aguè d'abord ùni dos o tres, — de chatouno nas en l'èr, — que se virèron de vers lou presicadou... E zóu d'escoundre soun rire ! N'i'aguè lèu vint, — de femo e de droulas, — e pièi quaranto, que, pèr pas rire, s'estoufaron... Finalamen tóuti, chato, drole, ome e femo, se mourdien li bouco, tòuti, pèr que de cacalas i'escapèsson pas.

Ah ! s'èron pas esta dins la glèiso... e un divèndre sant !...

Es alor que Misè Prassedo, — la servicialo de Moussu lou Curat, — pousquè plus se teni : se dreissè sus soun banc, lis iuc foro la tèsto e l'amo trevirado, e quilè, brassèjant coume un moulin de vent que viro :

— Avisas-vous, Moussu lou Curat ! avisas-vous !

Ah ! quand Moussu lou Curat, desvaria davans tal escaufèstre, encala, bouco badanto, e tremoulant coume la fueio de l'aubre, s'avisè de la moustrouso errour que venié de faire, lou cor ié faguè mau : s'avaniguè, e s'aproufoundiguè dins la cadiero coume dins un pou ! E lou veguèron plus...

Es ço que poudié i'arriba de mai urous.

Jujas un pau : dins l'en-avans e lou fiò de l'acioun, tant i'anè dóu tout e tant s'esmóuguè pèr esmòure,

où, selon l'usage, le prêtre élève le Saint Christ et où tous les fidèles, touchés et repentants, s'agenouillent, baissent le front et pleurent :

— Mes frères, dit l'orateur, le voilà le saint Sauveur. Voilà le Dieu qu'il faut aimer...

De tant de têtes inclinées, il y en eut d'abord une ou deux, des fillettes nez en l'air, qui se tournèrent vers le prédicateur, et vite de cacher leurs rires ! Il y en eut tout de suite vingt, — des femmes et de grands garçons, — et puis quarante qui, pour ne pas donner scandale, étouffaient leurs rires. Tous enfin, filles, garçons, hommes et femmes, se mordaient les lèvres pour ne pas éclater.

Ah ! si ce n'avait pas été un Vendredi-Saint ! et dans l'Eglise !...

C'est alors que Misé Praxède, la servante de M. le Curé, ne pouvant plus y tenir, se dressa sur son banc, bouleversée, pâle comme une morte et les mains sur la tête, s'écria :

— Prenez garde, Monsieur le Curé ! prenez garde !

Ah ! quand M. le Curé, éperdu devant une telle abomination, muet, bouche béante, tremblant comme la feuille de l'arbre, s'aperçut de la monstrueuse erreur qu'il venait de commettre, il eut mal au cœur, s'évanouit et s'abîma dans la chaire comme dans un puits. On ne le vit plus...

C'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux.

Jugez un peu ! dans l'entrain et le feu de l'action, tant il y mit du sien, tant il s'émut pour émouvoir,

que fuguè desmemouria, e qu'en liogo de sourti e d'auboura lou sant Criste, venié de sourti e d'auboura uno grosso couquino de fiolo !

Lou sacrestan, cresènt d'avé fa lou pecat en trop sermant l'aigo dóu pous, vouguè faire la penitènci : anè lèu acampa lou paure mesquin esvanesi, lou carguè sus sis esquino, e lou carrejè dins la sacrestié. Aqui, descarguè soun fais, assetè lou doulènt e vite durbiguè l'èstro.

Lou bon e grand èr revenguè Moussu lou Curat.

Quand se revihè, jamai de sa vido e de si jour l'abat Tabouissoun s'èro senti la bouco tant seco.

E fauguè lèu-lèu ana querre la fiolo.

1885.

---

qu'il en perdit la tête, et qu'au lieu de sortir et d'élever le crucifix, il venait de sortir et d'élever une grosse coquine de bouteille !

Le sacristain, croyant avoir fait un péché en coupant avec trop de vin l'eau du puits, voulut faire la pénitence : il alla vite ramasser le pauvre mesquin évanoui, le chargea sur ses épaules et le porta dans la sacristie.

Là, il déchargea son fardeau, assit le dolent, et vitement ouvrit la fenêtre : le bon et grand air ranima M. le Curé.

Quand il se réveilla, jamais de sa vie et de ses jours l'abbé Tabouissoun ne s'était senti la bouche plus sèche. Et vite, vite il fallut recourir à la fiole.

(Traduction par Thérèse ROUMANILLE).

---

## LOU MÈGE DE CUCUGNAN

Èro un medecin que n'en sabié long, car n'avié forço après ; e pamens, dins Cucugnan, ounte despièi dous an s'éro establi, i'avien pas fe. Que voulès ? toujours lou rescountravon em'un libre à la man, e se disien, li Cucugnanen : — Saup rèn de rèn, noste mège ; fèbre-countùnio legis. S'estúdio, es pèr aprendre. S'a besoun d'apprendre, es que saup pas. Se saup pas, es un ignourènt. —

Poudien pas li deva d'aqui, e... i'avien pas fe.

Un mège sènso malaut es un calèu sènso òli. La fau pamens gagna, la vidasso, e noste paure mesquin gagnavo pas l'aigo que bevié.

Èro tèms, certo qu'acò finiguèsse.

Un jour, pèr n'en vèire la fin, lou mège faguè dire dins tout Cucugnan que sa scienco èro tant grando, e tant poudouso, e tant soubeirano, qu'èro capablo, noun soulamen de gari un malaut, ço qu'es un jo d'enfant, mai de ressuscita 'n mort, ço que pòu se dire un gros miracle de Diéu ! — Eto-mai, un mort, disié, mort e enterra !... E lou ressuscitarai quand voudran, en plen jour, en plen cementèri, davans tóuti !

Ah ! n'aguè gaire que lou creiguèron ! Lis incredule pamens se disien : — Que riscan de lou metre à

## LE MÉDECIN DE CUCUGNAN

C'était un médecin qui en savait long, car il avait beaucoup appris ; et cependant, à Cucugnan, où il s'était établi depuis deux ans, on n'avait pas confiance en lui. Que voulez-vous ? en le rencontrant, toujours un livre à la main, les Cucugnanais se disaient : — Il ne sait rien de rien, notre médecin ; il lit, il lit sans cesse. S'il étudie, c'est pour apprendre ; s'il a besoin d'apprendre, c'est qu'il ne sait pas ; s'il ne sait pas, c'est un ignorant.

Ils ne pouvaient pas sortir de là, et... ils n'avaient pas confiance en lui.

Un médecin sans malades est une lampe sans huile. Il faut pourtant gagner sa misérable vie, et notre pauvre diable ne gagnait pas l'eau qu'il buvait.

Il était temps, certes, que cela finit !

Un jour, pour en finir, il fit dire dans tout Cucugnan que son savoir était si grand, si puissant, si souverain, qu'il se faisait fort, non seulement de guérir un malade, — ce qui est un jeu d'enfant, — mais de ressusciter un mort, ce qui peut s'appeler un vrai miracle de Dieu ! — Oui, oui, un mort, disait-il, et un mort enterré !... Et je le ressusciterai quand on voudra, en plein jour, en plein cimetière, *coram populo*.

Ah ! ceux qui le crurent ne furent pas nombreux ! Les incroyables se disaient néanmoins : — Que ris-

l'esprovo ? Fau lou vèire à l'obro : à l'obro se recou-nèis l'oubrié. Pòu reüssi : es un ome qu'a tant legi !... E se fai tant de bèllis envencioun à l'ouro dóu jour d'iuèi... Hòu ! pièi, se reüssis lou miracle, picaren di man ; se lou manco, ié faren la bramado. Que n'en ressuscite un ! es aquí que veiren s'a teta de bon la.

Basto ! fuguè counvengu que, lou Dimenche venènt, à miejour sounant, Moussu lou mège, en plen cemen-tèri de Cucugnan, devié ressuscita 'n mort, dous, se falié. I'aguè meme de femo que diguèron ùni nòu o dè !

Dounc, bèn avans l'ouro dicho, aquéu Dimenche, lou cemen-tèri sieguè plen coume la glèiso à la messo dóu sant jour de Pasco. Lou repli de miejour avié panca sonna que Moussu lou mège, fidèu à sa prou-messo, arrivè, de negre tout vesti. Aguè proun peno e jouguè proun di couide pèr se faire un camin vers la crous e uno plaço sus soun pedestau.

Aquí, saludè, s'escurè, e :

— Mis ami, diguè, vous ai proumès de ressuscita 'n mort : tendrai paraulo. N'en lève la man. Vejan ! e silènci !... M'es pamai dificile, segur, de reveni Jaque o Jan, que Nanoun o Babèu, que Claude o Simoun... Voulès que vous ressuscite... Simoun ? Coume ié di-sias ?... Simoun Cabanié... qu'es mort d'un marrit plevèsi, i'aura lèu un an ?

— Escusas, Moussu lou mège, diguè Catarino, véuso dóu paure Simoun. Èro certo un brave ome, fasié moun

quons-nous à le mettre à l'épreuve ? Il faut le voir à l'œuvre : à l'œuvre on connaît l'ouvrier. Il peut réussir : c'est un homme qui a tant, tant lu ! et il se fait tant de belles découvertes à l'heure d'aujourd'hui ! Et puis, s'il opère le miracle, nous battons des mains ; s'il le manque, nous lui ferons la huée. Qu'il en ressuscite un, et nous verrons par là s'il a tété un bon lait.

Baste ! il fut convenu que, le dimanche d'après, à midi sonnant, M. le médecin, en plein cimetièrre de Cucugnan, ressusciterait un mort, deux s'il fallait ; il y eut même des commères qui dirent neuf ou dix !

Donc, bien avant l'heure dite, ce dimanche, le cimetièrre de Cucugnan fut plein comme l'église à la messe, le saint jour de Pâques. Le second coup de midi n'avait pas sonné, que M. le médecin, fidèle à sa promesse, arriva, tout de noir habillé. Il eut assez de peine et dut jouer des coudes pour se frayer un passage jusqu'à la croix et se hisser sur le piédestal.

Là, il salua, cracha, se moucha, et :

— Mes amis, dit-il, je vous ai promis de ressusciter un mort. Je tiendrai parole. J'en lève la main. Voyons du silence ! Il ne m'est pas plus difficile, je vous l'assure, de rappeler à la vie Jacques ou Jean, que Nanon ou Babet, que Claude ou Simon. Voulez-vous que je vous ressuscite... Simon ? Comment l'appeliez-vous ?... Simon Cabanier... qui est mort d'une mauvaise pleurésie, voilà bientôt un an ?

— Pardon, Monsieur le médecin, lui dit Catherine, veuve du pauvre Simon. C'était assurément un brave

bonur, e lou plourarai tant que Diéu me gardara lis iue de la tèsto ! mai lou ressuscitès pas, vesès, car, vèngue la fin dóu mes, quitarai lou dòu... que me volon marida 'mé lou long Pascau. De vuei en vue fan li crido, — proumié-darrié. — Ai reçaupu li present.

— Ah ! que fasès bèn de me lou dire, Catarino !... Eh bèn ! alor, se ressuscitave Nanoun Péu-rouge qu'enterrèron lou jour de la Candelouso ?...

— Cardas-vous-n'en bèn, Moussu lou mège, cridè Jaque Lamelo : Nanoun èro ma femo. Sian resta dè an ensèn, dè an de purgatòri, tout Cucugnan lou saup. Que Nanoun rèste ounte èi, pèr soun repaus e pèr lou miéu. Un pico-pebre, Moussu ! testardo, coume un ase e vanelouso, e garrouio, e chaupiasso, em'acò pièi li man traucado, em'uno lengo ! uno lengo de serp, Moussu, qu'aurié fa batre la Santo Vierge emé Sant Jousè ! E... se disiéu tout !...

— Mai pamens... mis ami...

— Escusas se vous cope, Moussu lou mège... Femo morto, capèu nòu : coume Nanoun me leissè tres enfant, — que segur sèmblon pas soun paire, — e coume, lou comprenès, lis aviéu sus li bras, me siéu remarida. Es dounc fort inutile...

— Vai bèn. Coumprene. — Es clar que sarié veritablamen un orre martire pèr tu, s'aviés dos femo dins toun oustau. N'ï'a proun d'uno, e de rèsto !... Eh bèn ! alor resscuitarai, — car, bòni gènt, fau n'en reviéuda un... Tenès, lou brave Mèste Pèire.

— Mèste Pèire dóu Mas-vièi ? — diguè Fèli Bono-Pougno.

homme ! il me rendait heureuse, et je le pleurerai tant que Dieu me conservera les yeux de la tête ! Mais ne le ressuscitez pas ; car, voyez-vous, vienne la fin du mois, je quitterai le deuil, mes parents voulant que je me remarie avec le grand Pascal. D'aujourd'hui en huit, on publie les bancs, premier et dernier. J'ai déjà reçu les cadeaux.

— Ah ! que vous faites bien de me le dire, Catherine !.. Eh bien ! alors, si je ressuscitais Nanon Carotte, qu'on enterra le beau jour de la Chandeleur !

— Gardez-vous-en bien, Monsieur le médecin, cria Jacques Lamèle. Nanon était ma femme. Nous sommes restés dix ans ensemble : dix ans de purgatoire, tout Cucugnan le sait. Que Nanon reste où elle est, pour son repos et pour le mien. Un vrai poivre, Monsieur ! tête comme un âne, et fainéante, et querelleuse, et souillon, et déguenillée ! Avec ça les mains percées, et une langue ! une langue de vipère, Monsieur, qui aurait fait battre la Sainte Vierge et Saint Joseph ! Et... Je ne dis pas tout !

— Mais cependant, mes amis...

— Pardon, si je vous coupe, Monsieur le médecin ! Femme morte, chapeau neuf. Comme Nanon m'a laissé trois mioches, qui, assurément, ne ressemblent pas à leur père, et comme, vous le comprenez, je les avais sur les bras, je me suis remarié. Il est donc fort inutile...

— Ca va bien. Je comprends. Il est clair que ce serait vraiment pour toi un atroce martyr, si tu avais deux femmes dans ta maison ! Il y en a assez d'une, et de reste ! Eh bien ! alors, je ressusciterai... car enfin bonnes gens, il faut bien que j'en ressuscite un... Tenez, le brave Maître Pierre.

— Éu-meme.

— Ah ! moun paure paire !... Que Diéu lou repause, Moussu lou mège !... Un sant ome, vrai ! Lou ressuscitessias pas, que, se tournavo en vido, atroubarié proun emboui dins nòstis afaire, e n'en aurié lou cor tranca, éu que, pechaire ! amavo tant de nous véire d'acord ! Nous sian parteja, après proun batèsto e un long proucès, e à tiro-péu, quàuqui pichot tros de terro, aperaqui. Sian siès, quatre drole e dos chato. Avèn tóuti forço enfant, e cadun tiro de soun bout e viro l'aigo à soun moulin. E i'a res de bèn drut, boutas, dins la famiho...

— Sara dounc pas poussible ?...

— Perdoun !... Se nous lou ressuscitavias, nous faudrié faire, entre tóuti, uno pensioun au paure vièi, rèn de plus juste. Mai lis annado soun tant marrido, Moussu lou mège ! Lou sabès, li magnan fan de chico, se fan quicon ; li vigno an lou mau, li blad n'an rèn fa, lis óulivo an lou verme, plòu pas, la garanço es en dou-nacioun...

— Eh bèn ! siegue ! leissaren dourmi Mèste Pèire.

— Mai, coume eici siéu pas vengu pèr enfiela de perlo, e tóuti vous pèr me regarda faire, reviharai... Quau voulès dounc que vous revihè ?

— Gatouno ! revihes-me ma Gatouno ! crido alor uno femo en plourant coume uno Madaleno.

— Noun ! noun ! Moussu lou Dóutour, dit uno chato. Ah ! ma bello vierge, qu'as bèn fa de mourir !... Avans de mourir me diguè tout... E ié meteguerian pièi sa raubo blanco e de flour sus la tèsto !... Semblavo

— Maître Pierre du Mas-Vieux ? dit Félix Bonne-Poigne.

— Lui-même.

— Ah ! mon pauvre père !... Que Dieu lui donne le repos, Monsieur le médecin !... un saint homme, certes ! Ne le ressuscitez pas, car s'il revenait à la vie, il trouverait assez d'embrouillement dans nos affaires ! et il en aurait le cœur navré, lui qui, le pauvre ! aimait tant à nous voir d'accord. Nous nous sommes partagé, après force disputes, force coups, un gros procès, et non sans nous être arraché les cheveux, quelques lopins de terre à peine. Nous sommes six, quatre garçons et deux filles. Nous avons tous beaucoup d'enfants ; chacun tire à soi et tourne l'eau à son moulin. Allez ! il n'y a personne qui soit cosu dans la famille.

— Il ne sera donc pas possible... ?

— Pardon ! Si vous le ressuscitez, — il nous faudrait faire, entre tous, une pension au pauvre vieux. Rien de plus juste. Mais les années sont si mauvaises, Monsieur le médecin ! Vous le savez, les vers à soie ne font que des chiques, — quand ils font quelque chose, — les vignes ont la maladie, les blés ne rendent rien, les olives ont le ver, il ne pleut pas, les garances sont en donation...

— Eh bien ! soit. Nous laisserons dormir Maître Pierre. — Mais comme je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles, et vous tous pour me regarder faire, je réveillerai... Qui voulez-vous donc que je vous réveille?...

— Gothon ! réveillez-moi ma Gothon ! s'écria à ce moment une brave femme, en pleurant comme une Madeleine.

uno nôvio. En terro santo leissas-la, car em'uno outro soun amaire vèn de se rauba !

— Pauro, pauro Gatouno !... Vesès, acò 's proun enfetant... Vau finalamen reviha lou Besuquet, qu'a-valè sa lengo en manjant de merlusso, i'a'no mesado.

— Vole pas, iéu, vole pas ! cridè Louviset Gaugalin, li dous bras en l'èr ! M'avié vendu sa vigno e soun maset à founs perdu. I'ai paga mai que sa valour, dès an a-de-rèng, — en bèus escut-blanc, e i'a jamai manca 'n sou. Me faudrié tourna-mai ié paga sa pensioun ? Sarié pas juste, Moussu lou mège.

— Me n'en diras tant !... Eh bèn ! siegue !... Vejan ! n'en sabe un que mouriguè, leissant ni femo ni enfant, ni fraire ni sorre, mai l'eisèmple de tóuti li vertu, e si quatre sòu à voste espitau : voste bon Curat, que tant vous amavo, que plourerias tant ! e que, pèr l'amour de vous, faguè, vous ensouvèn ? un tant rude viage dins l'autre mounde, bouscant, paure pelegre ! pèr tout cantoun e caire, si Cucugnanen, e lis atrouvant tóuti, fin quo d'un, — ai ! malur ! — dins l'infèr tout dubert ? Se lou ressuscitavian !

— Ah ! nàni ! nàni ! cridèron, uno d'eici, l'autre d'eila, quàuqui devoto dóu gros grun. Nàni ! nàni ! Moussu lou mège !...

— Dóumaci, fai Misè Rousselino, Maire de la coun-gregacioun... dóumaci èro vièi, ah ! paure ! e sourd coume un toupin, bèn tant sourd que... quand me coun-fessavo, se ié parlave figo, me respoundié rasin. Leissas-lou dins la glòri de Diéu !... car pièi, avèn aro un Curat qu'es jouine e qu'a'n biais galant ; es brave coume un

— Non, non, Monsieur le docteur ! ne la réveillez pas ! dit une jeune fille. Oh ! non... Belle vierge, que tu as bien fait de mourir ! Avant de mourir, elle me dit tout. Et puis nous lui mîmes sa belle robe blanche et des fleurs sur la tête !... On aurait dit une mariée. En terre sainte laissez-la, car celui qu'elle aimait vient de s'enlever avec une autre !

— Pauvre... pauvre Gothon !... Tenez, tout cela commence à m'ennuyer. Je vais, pour en finir, réveiller le Gringalet, qui avala sa langue en mangeant de la morue, il y a un mois environ.

— Je ne veux pas, moi ! Je ne veux pas, cria Louiset Coquelicot, les deux bras en l'air. Il m'avait vendu sa vigne et son mas à fonds perdu. J'ai payé pendant dix ans, et plus que la valeur, en beaux écus blancs et sans jamais retenir un sou. Il me faudrait, de nouveau, lui porter sa pension ! Ça ne serait pas juste, Monsieur le médecin !

— Vous m'en direz tant !... Eh bien ! soit. Voyons : j'en sais un qui mourut ne laissant ni femme ni enfants, ni frère ni sœur, mais le souvenir, l'exemple de toutes les vertus, et ses quatre sous à votre hôpital : votre bon Curé, qui vous aimait tant, que vous avez tant pleuré, et qui, par amour pour vous, fit, il vous en souvient, un si rude voyage dans l'autre monde, cherchant, pauvre pèlerin ! dans tous les coins et recoins ses Cucugnanaï, et les retrouvant tous, sans en excepter un (ah ! quel malheur !), dans l'enfer grand ouvert ! Si nous le ressuscitions ?

— Ah ! non ! crièrent l'une d'ici, l'autre de là, quelques dévotes du gros grain. Non ! non ! Monsieur le médecin !...

sòu, e canto coume uno ourgueno, predica coume un serafin, e meno sa barco coume se dèu...

— Que vous dirai ?... Pèr qu'acó's ansin viren-nous d'un autre caire : tenès, vesès, aquí-davans, uno pichoto crous de bos ? dirias que l'erbo flourido e li blanc cacalausoun an vougu n'escoundre la tristo coulour negro, tant de pertout li cacalousoun blanc se ié soun empega, e tant à soun entour a grandi e flouri l'erbo ! Es lou cros d'un enfant de la. Avié dès mes quand mouriguè : l'escritèu lou dis. Sarié pecat segur de lou ressuscita : es tant urous d'être mort, de pas viéure dins un mounde ounte s'ausis... ço que me disès, mis ami !... Se pamens voulès que lou revèngue, tambèn lou revendrai.

— Moussu lou Dóutour, fai alor uno bravo vièio en plourant, aquéu pichot mort es nostre, ai ! las ! e siéu sa grand. Ma fiho l'avié panca desmama, e traucavo sa dènt de l'iue, quand, pecaire ! mouriguè. Ah ! s'avias vist coume éro bèu, noste nistoun !... Diéu nous l'a pres, eh ! bèn, siegue facho sa voulounta !... Vesès, aro n'avèn un autre que teto. Diéu fa bèn ço que fai, e rènd pièi d'uno man ço que nous pren de l'autro. Lou reviéudés pas, que poudrian pas n'en nourri dous, e sian trop paure pèr lou metre en bailo.

Alor lou mège :

— N'i'a proun pèr aro, e meme trop ! diguè. D'abord que voulès pas que fague vuei lou miracle, assajarái de lou faire un autre jour, noun en ressuscitant un trespasa, — car m'es veritablamen impoussible, lou

— D'autant plus, ajouta Misé Rousseline, Mère de la congrégation, d'autant plus qu'il était vieux, le pauvre homme ! et sourd comme un pot : bien tant que, lorsque je me confessais, si je lui parlais figure, il me répondait raisin. Laissez-le dans la gloire de Dieu, car, au demeurant, nous avons, à cette heure, un Curé qui est jeune et qui a bon air ; il est brave comme un sou, chante comme les orgues, prêche comme un séraphin et mène sa barque à souhait.

— Que vous dirai-je ? Puisqu'il en est ainsi, tournons d'un autre côté. Je vois là, tout près, une petite croix de bois : on dirait que l'herbe fleurie et les petits escargots blancs ont voulu en cacher la triste couleur noire, tant les escargots s'y sont collés nombreux, tant l'herbe a grandi drue et fleurie tout à l'entour ! C'est la tombe d'un enfant à la mamelle : il avait dix mois lorsqu'il mourut, l'inscription le dit. Ce serait péché bien sûr, de le ressusciter : il est si heureux d'être mort, d'être sorti d'un monde où l'on entend... ce que vous me dites, mes pauvres amis ! Si cependant vous voulez que je le revienne, je le reviendrai tout de même.

— Monsieur le docteur, dit alors une pauvre vieille en pleurant, ce petit mort est à nous, hélas ! et je suis sa mère-grand. Ma fille ne l'avait pas encore sevré ; il mettait ses dents de lait, lorsque, *pecaire*, il mourut. Ah ! si vous aviez vu comme il était beau, notre petiot ! Dieu nous l'a pris : eh bien ! sa volonté soit faite ! Nous en avons un autre qui tette. Dieu fait bien ce qu'il fait : ce qu'il prend d'une main, il le rend de l'autre. Nous ne pourrions pas en allaiter deux, et nous sommes trop pauvres pour en mettre un en nourrice.

vesès, — mai en aparant la vido agarrido pèr la mort Adessias.

E s'esbignè.

Quau vous a pas di que, despièi aquéu Dimenche marcant, noste mège faguè miracle dins Cucugnan. Ressuscitè pas li mort, mai sauvè la vido à mai que d'un. Li Cucugnanen i'aguèron grand fe, — car enfin, disien, se tenguè pas sa proumesso au cementèri, es pièi pas éu, fau èstre juste, que n'en fuguè l'encauso.

Em'acò bello finido.

1868.

---

Alors, le médecin :

— Assez pour aujourd'hui, et même trop ! — dit-il. Puisque vous ne voulez pas que je fasse aujourd'hui le miracle, j'essaierai de le faire un autre jour, non en ressuscitant un trépassé, — car, vous le voyez, vous me rendez la chose impossible, — mais en venant en aide aux vivants tombés en danger de mort. Adieu.

Et il s'esquiva.

Qui ne vous a pas dit que, depuis ce dimanche mémorable, notre médecin fit miracle dans Cucugnan. Il ne ressuscita pas les morts, mais il sauva la vie à plus d'un malade. Les Cucugnans eurent pleine confiance en lui : — Car enfin, disaient-ils, s'il ne tint pas sa promesse au cimetière, ce n'est pas à lui, soyons justes, qu'il faut en faire remonter la cause.

Et tout est bien qui finit bien.

(Traduction par le Docteur P. YVAREN).

## L'INNOUCÈNTO

— Moussu lou Curat, bèn lou bonjour ! Es iéu que siéu Neneto de la Troussado, la femo de Pèire Chechin, que ié dison Pesco-à-l'oulo, dóumaci quand èro jouine...

— Vai bèn. E que i'a pèr voste service, Neneto ?

— I'a qu'avèn uno bravo chato : ié dison Claroun. Aura quatorge an, vèngue la Candelouso. Devès la counèisse : es vous que l'avès batejado ?

— Em'acò ?

— Em'acò, coumuniara mai pas aquest an, car Moussu lou vicàri l'a mai bandido de la dóutrino. Fai li dous an. Acò 's pas juste !

— E perqué l'a bandido ?

— Dóumaci, dis, ma chato saup pas faire soulamen lou signe de la Crous.

— Oh !

— Que voulès ? n'en pòu pièi pas de mai, pecaire ! Dins la famiho de moun Chechin, soun tóuti gauchié de paire en fiéu.

— Es pas poussible !

— A mens que ma chato ague fa quauque gros pecat ?... L'autre divèndre, es bèn vrai que faguè gras.

— Oh !

— Que voulès ? èro un pau malauto : restavo, dóu dijóu, un os de porc, em' à l'entour un pau de car-salado, valié quàsi pas la peno... e lou rousiguè. Dimenche passa, manquè proun la messo...

## L'INNOCENTE

— ... Monsieur le Curé, c'est une abomination !  
Votre vicaire vient encore d'expulser du catéchisme  
ma fille Clairon... Elle court sur ses quatorze ans, et  
elle ne fera pas sa première communion... Une si brave  
fille !

— Et pourquoi ?...

— Sous prétexte que, à quatorze ans, elle ne sait  
pas encore faire le signe de la croix.

— Oh !

— Que voulez-vous ? la pauvre innocente n'en peut  
*mais...* Tous gauchers de père en fille, dans la famille  
de mon mari !

— Pas possible !

— Un ange, Monsieur le Curé, un ange ! Il est vrai  
que, vendredi, elle a fait gras...

— Oh !

— Que voulez-vous ? un reste de petit salé qu'il ne  
fallait pas laisser perdre... Oh ! la brave fille ! Je conviens  
que, dimanche, elle a manqué la messe...

— Oh !

— Mais, *peccaire* ! ce n'était pas sa faute... la brave  
fille ! Je l'avais enfermée, parce qu'elle m'avait volé  
quelques sous...

— Oh !

— Et comme elle est très gourmande, je ne voulais  
pas qu'elle allât les manger chez le pâtissier... Ah !

— Oh !

— Mai es, pecaire ! pas sa fauto. Que voulès, Moussu lou Curat, ? m'avié rauba quàuqui sòu...

— Oh !

— L'embarrère : vouliéu pas que sourtiguèsse pèr n'ana croumpa de gourmandiso. Me grafignè proun un pau, mai pamens óubeïguè : es pièi tant bravo ! D'aiours, avié la man empatado : vesès, enterin que fasiéu li lié, tirè la car dóu toupin.

— Oh !

— S'esbouientè, ai ! pauro ! e tant reboullissié que, quand davalère, fasié peta li tron enca mies que soun paire !...

— Oh ! oh ! misericòrdi !

— Coupèn court, Moussu lou Curat : vous la mandarai, la veirés, la counfessarés ; e s'avié fa quauque pecat, me lou dirias... e ié metrian bon ordre !

---

m'a-t-elle assez égratignée !... Pourtant elle a fini par obéir... Un ange ! D'ailleurs, elle avait une main empaquetée... Pendant que je faisais les lits, elle tira la viande de la marmite...

— Oh !

— Elle *s'ébouillanta*, la pauvre innocente ! Et telle fut sa rage, qu'au moment où je descendis, elle jurait et sacrait à ce point que les f... et les b... de son père ne sont rien en comparaison...

— Oh ! oh !... Miséricorde !

— J'en reste là, Monsieur le Curé ! Je vous l'enverrai ; vous la confesserez ; et si cette brave enfant avait commis quelque gros péché, vous me le direz ; j'y mettrai bon ordre...

(Adaptation par A. DE PONTMARTIN).

## MISÈ D'INGUIMBÈRTI

Dins la glèiso de Bouniéu-de-Coumtat, i'avié, dóu tèm̄s que vous parle, e vous parle de i'a long-tèm̄s, un tablèu retrasènt Sant Antòni, e lou pourquet, soun fidèu coumpagnoun. Èro tant abile, tant bèn engaubia lou pincèu que li pintè, lis avié tant richamen acoulouri, qu'en regardant lou Sant e la bèsti, semblavon, — lou Sant, ana durbi li bouco pèr vous parla e auboura la man pèr vous benesi, — e lou pourquet, se metre à rena e à boulega sa pichoto co revechinado.

A Bouniéu e à sèt lègo à l'entour, aquéu Sant Antòni e soun pourquet, cap-d'obro de Parrocel e presènt d'un Vice-legat d'Avignoun, an toujours agu, e long-tèm̄s auran grand renoum, e se ié conto encaro ço qu'arribè à causo d'aquéu tablèu, — i'aura lèu d'acò cènt an, — à-n-uno vièio damisello de bono famiho, noumado Antounieto d'Inguimbèrti.

Misè d'Inguimbèrti èro uno grosso devoto. Se fasié dins l'age, talamen que, de l'avis de bèn quàuquis-un, repepiavo, i'a de fes. Lou tout éi qu'èro, de naturo, proun simplasso e creserello. Pauro innocènto ! èro pas degaiado en plen, mai toumbavo a-cha pau au sèn de l'enfant. Avié pamens encaro, pèr vòuto, un galant resounamen. Aquèu Sant Antòni l'avié tant e tant

## MADEMOISELLE D'INGUIMBERTI

Dans l'église de Bonnieux-du-Comtat, il existait, à l'époque où s'est passé ce dont je vais vous parler, — il y a de cela longtemps, — un tableau représentant Saint Antoine et son fidèle compagnon. Le pinceau qui les avait peints était si habile et si expert, il leur avait donné des couleurs si vives, que lorsqu'on regardait le Saint et la bête, ils semblaient, — le Saint aller ouvrir la bouche pour vous parler et élever la main pour vous bénir, — et le cochonnet, aller pousser un grognement et remuer sa petite queue nouée en trompette.

A Bonnieux et à sept lieues à la ronde, ce Saint Antoine et son compagnon, chef-d'œuvre de Parrocel et présent d'un vice-légat d'Avignon, a toujours eu et aura longtemps un grand renom ; et l'on y raconte encore ce qui advint, au sujet de cette toile, — il y a de cela près de cent ans, — à une demoiselle de bonne famille, nommée Antoinette d'Inguimberti.

Misé d'Inguimberti était une grosse dévote ; elle avançait en âge, tant que, de l'avis de bien des gens, elle radotait, — de fois à autre. Pour tout dire, elle était, de nature, un peu simple et crédule. Pauvre innocente !... Elle n'était pas encore tout à fait dans l'enfance, mais elle y revenait petit à petit. Ce n'est pas qu'elle ne fût, à l'occasion, capable d'un gentil

souvènt esmougudo ; sa fe à soun patroun celèste èro tant ardènto ; avié tant countempla sa fàci esbrihau-danto, sa barbo negro e blanco ; l'avié, dins sa vido, tant bela, en degrunant soun capelet à si pèd, que se n'èro apassiounado, e n'èro vengudo amourouso, o tant vau dire. Falié bèn qu'ansin fuguèsse, car enfin, quand èro o que se cresié souleto dins la glèiso e dins la capello de soun Segne Sant Antòni, ié parlavo coume se lou Benurous èro esta de car e d'os e plen de vido.

E ié disié : — Bèu Segne Sant Antòni, me regardès pas ansin, que li rai de vosto fàci me fan crento coume lou soulèu... e n'ai l'amo dóu cors touto tremoulanto.

Un dissate, vueio de Nosto-Damo de Setèmbre, que Misè d'Inguimbèrti avié l'amo ennivoulido e tourmentado mai que jamai, venguè ié dire :

— Antòni, o moun bèu Segne et moun patroun ! vous languissès pas d'èstre aqui, de-longo soulet, dins vostre desert, soulet em'aquelo salo bèsti ? Vous vènon pan-caro, en òdi li racino que rousigas e l'aigo puro que bevès ? Ah ! se venias un pau me vèire, uno vesprado ! Souparian ensèn e vous refarias. I'a bon pan blanc à l'oustau, e dòu vièi dins un caire, — d'uno vigno qu'avèn à la Claparedo. Quouro dounc, bèl ami, quoura vendrès un pau me vèire ?

— Deman de-vèspre, — se voulès, ié respoudeguè subran uno voues clarinello e caressanto, Deman de-vèspre, tre que vuech ouro sounaran.

raisonnement, mais ce Saint Antoine l'avait tant et si souvent émotionnée ; sa foi en son céleste patron était si ardente ; elle en avait si fréquemment contemplé la face éblouissante, la barbe noire et blanche ; elle était restée, dans sa vie, tant de fois bouche béante à ses pieds, égrenant son chapelet, qu'elle s'était prise de passion pour lui à en devenir autant dire amoureuse. Il fallait bien qu'il en fût ainsi, car lorsqu'elle était ou qu'elle se croyait seule dans l'église et la chapelle de son Seigneur Saint Antoine, elle lui parlait comme si le bienheureux eût été de chair et d'os et plein de vie.

Elle lui disait : — Beau Seigneur Saint Antoine, ne me regardez pas ainsi, car les rayons de votre face me font baisser les yeux, comme les rayons du soleil.

Un samedi, veille de Notre-Dame-de-Septembre, que Misé d'Inguimberti avait plus que jamais l'âme bouleversée et l'esprit dans les nuages, elle vint lui dire :

— Antoine, ô beau Seigneur, mon patron ! n'êtes-vous point fatigué de rester là, toujours seul dans votre désert, seul avec ce sale animal ? N'êtes-vous pas dégoûté de ne ronger que des racines et de ne boire que de l'eau claire ?... Ah ! si vous veniez me rendre visite, un soir ! Nous souperions ensemble, et vous vous referiez un peu. — Il y a bon pain blanc chez nous, et, dans un coin, du vieux vin d'une vigne que nous possédons à la Claparède. Quand donc, bel ami, quand donc voudrez-vous venir ?

— Demain soir, — si cela vous agrée, lui répondit aussitôt une voix claire et caressante, — demain soir, dès que huit heures sonneront.

— O moun Segne Sant Antòni, alor cridè Misè, tre-foulido, enfin me respoundès ! Ah ! fuguès longo-mai benesi, divin ami e soulas de moun amo !

— Tre que vuech ouro sounaran.

— Vous espère !

— L'anarai.

— Picarés. Vole iéu-memo avé l'ounour de vous ana durbi.

Aço di e counvengu, Misè d'Inguimbèrti s'ageinouïè e faguè soun ate de grâci, lou cor urous d'espèro e plen de recouneissènço. S'aubourè pièi, e se clinè graciosamen pèr saluda soun bèu Segne e patroun.

De la glèiso à soun oustau, ié semblè que lis ange la pourtavon.

Se la pourtèron pas, es de crèire que la preservèron de barrula, tant èro esmougudo, li vuetanto e tant d'escalié que i'a pèr mounta peramoundaut dins la glèiso de Bouniéu, o pèr descèndre enjus-qu'aperiçabas.

Èro, — fau vous lou dire, car lou devinarias belèu pas, — aquéu capoun de Luquet, lou sacrestan, que dounavo ansin rendès-vous à la pauro vièio dessonado. Un sacrestan fach au mole, e reüssi ! Se n'èi garda souvenènço à Bouniéu, e se i'es toujours di que Luquet fognè jamai au bon vin blanc de la sacrestié nimai i bon moussèu. Em'acò pièi, còu pendoulet coume uno figo trop maduro, front clin souto caloutoun de sedo negro que ié toumbavo sus lis iue, — iue pounchu, lusènt e bas. Em'un teta-dous ! uno voues calino, e

— O Monseigneur Saint Antoine, s'écria la demoiselle affolée, enfin ! vous me répondez ! Ah ! soyez à jamais béni, divin ami de mon âme !

— Dès que huit heures sonneront, hein !

— Je vous attendrai.

— J'irai.

— Vous frapperez à la porte : je veux avoir moi-même l'honneur de vous ouvrir.

Cela dit et convenu, Mademoiselle d'Inguimberti s'agenouilla et fit son acte d'action de grâces, le cœur ravi d'espoir et plein de reconnaissance. Puis elle se leva, et s'inclinant courtoisement, elle salua son Seigneur et patron.

De l'église à sa maison, il lui sembla que les anges la portaient ! S'ils ne la portèrent pas, je penche à croire qu'ils l'empêchèrent de dégringoler, tant elle était émue, les quatre-vingts marches, et plus, que compte l'escalier par lequel on monte jusque là-haut, là-haut, à l'église de Bonnieux, et par lequel on en descend jusqu'en bas.

C'était, — il faut vous le dire, car peut-être ne le devineriez-vous pas, — ce vaurien de Luquet, le sacristain, qui donnait ainsi rendez-vous à la pauvre innocente. Un sacristain fait au moule et réussi ! Le souvenir s'en est conservé à Bonnieux, et il s'y est longtemps répété que Luquet ne dédaigna jamais le bon vin blanc de la sacristie et jamais ne bouda aux bons morceaux ; et nonobstant cela, le cou penché comme une figue trop mûre, le front incliné sous une calotte de soie noire que lui tombait sur les yeux, le regard

tant doulènto que quand disié : « Pèr lis amo dóu purgatori ! » vous derrabavo li dardèno dóu fin-founs de la pòchi.

Es just aquèu dissate que Luquet tirè e eisecutè soun plan.

A miejour, ouro ounte i'a degun dins la glèiso, quand aguè descamisa li grand candelié e la crous de l'autarmèstre e vueja d'òli à la lampo que ié brulo davans niuech-e-jour, — devinant que la vièio asclado anavo veni, coume souvènti-fes l'avié souspresso, teni douço counversacioun emé soun Segne e patroun, e ié faire à gainoun lis iue blanc, gèmi, sourrire e ploura, — lou gusas ! s'amoulounè e s'escoundeguè dins l'angle lou mai sourne de la capello de Sant Antòni.

Capitè bèn : Misè venguè, souspiré, e — lou vesès, — soun patroun ausiguè si souspir !...

Misè partido, lou sacrestan s'esbignè, risènt à s'estrassa la pèu dóu vèntre. E quand Antounieto, li couloureto sus li gauto e l'iue lagremejant d'alegresso, arribo à soun oustau :

— Martino ! — crido en intrant, Martino ! Martino !

— Vosto servènto, Madamisello.

— Veici ! — ié fai Misè, manjant la mita di paraulo, tant sa lengo a la fèbre e tant la paraulo es aboundouso sus si bouco, — veici : un ami, un grand ami de la famiho... ami respectable... vendra deman, deman de-vèspre, au pica de vuech ouro. Vendra deman me

perçant, luisant et oblique ; le têter doux, la voix câline, et si dolente, que lorsqu'il disait : — Pour les âmes du Purgatoire ! — il vous tirait les sous du fin fond de la poche.

C'est justement ce samedi-là que Luquet mit à exécution le projet qu'il avait conçu.

A midi, heure à laquelle l'église est déserte, — après qu'il eut sorti de leur fourreau les grands chandeliers et la croix du maître-autel, et versé de l'huile dans la lampe qui brûle devant nuit et jour, devinant que la vieille hallucinée allait venir, — ainsi qu'il l'avait maintes fois surprise, converser avec son Seigneur et patron, — lui faire les yeux blancs à genoux, gémir, sourire et pleurer, le bon apôtre s'accroupit et se dissimula dans l'angle le plus obscur de la chapelle de Saint Antoine.

Il avait bien calculé : Misé vint, soupira, et, — vous le voyez, — son patron entendit ses soupirs.

La damoiselle partie, le sacristain s'esquiva, riant à se déchirer la peau du ventre. Et lorsque Antoinette, les joues pourpres et les yeux noyés de larmes de joie, arriva à son logis :

— Martine ! — cria-t-elle en entrant, — Martine ! Martine !

— Votre servante, Mademoiselle.

— Voici ! — fait Mademoiselle, en mangeant la moitié des mots, tant sa langue a la fièvre et tant les paroles affluent sur ses lèvres... voici : un ami, un grand ami de la famille... ami respectable, — viendra demain, demain soir, au coup de huit heures. Il viendra demain

teni coumpagno, me teni coumpagno e soupa 'me iéu, à vuech ouro preciso. Picara, i'anarai durbi...

— Madamisello, es pas necite que vous...

— I'anarai durbi, que, vous, aurès proun obro !...  
E que taulo fugue messo avans ouro e coume se dèu, entendès ? e que rèn manque sus taulo !

— Sufis, Madamisello.

Que sara mai tout eiçò ? se diguè la servicialo. Li coucourdoun ié boulegon toujours que mai, e soun chin fai la farandoulo. Que lou Segnour-Diéu ague enfin pieta de nautre e ié mete sa santo man !...

L'endeman de-vèspre, pamens, sentié qu'embau mavo e amoulavo l'apetis la bono óudour dóu poutagié de Martino. Bon bouta-couire, kiue plan-plan, à pichot boui ; carbounado auto en goust ; menu pèis e couquiho de chambre de Sant-Safourian, pu fin e mai goustous que li chambre de L'Ilo ; faioulet groumandoun de Canourgo ; couniéu de la Vau-Masco rousti ; e pèr lou dessèr, pessègue e rasin claret... lengo-de-cat, macarroun, bescutello e sucarié... e, — ço que dins un festin dèu jamai s'óublida, — cop dóu mitan de liquour couventialo, e tout-de-long dóu repas, vin vièi di d'Inguimbèrti, e pèr courouna la soupado, café requist, e carafoun d'aquéu coudounat coume sabon tant bèn n'en faire à Bouniéu.

Èro de bon oustau Misè d'Inguimbèrti, e pèr tradi-cioun, fasié bèn li causo !...

Vuech ouro avien pancaro pica que Misè d'Inguimbèrti éro lèsto. S'èro messo dessus tout ço qu'avíe de

me tenir compagnie... me tenir compagnie et souper avec moi..., à huit heures précises... Il frappera, j'irai lui ouvrir.

— Mademoiselle, est-il bien nécessaire que vous... ?

— J'irai lui ouvrir... car vous aurez assez à faire... Et que la table soit mise de bonne heure, et comme il convient, entendez-vous ? et que rien n'y manque.

— Cela suffit, Mademoiselle.

— Que sera-ce encore que tout ceci ? se disait la servante. Elle est de plus en plus fantasque, et « son chien fait la farandole ». Que le Seigneur-Dieu ait enfin pitié de nous et y mette sa sainte main !...

Le lendemain soir, pourtant, la cuisine de Martine embaumait, et sa bonne odeur était bien faite pour aiguïser l'appétit. Pot au feu conduit avec lenteur, à petits bouillons ; carbonnade haute en goût ; petits poissons et coquilles d'écrevisses de Saint-Symphorien, plus délicates et plus savoureuses que celles de L'Isle ; pois gourmands de la Canourgue ; lapereau de la Val-Masque rôti ; et pour dessert, pêches et claires, langues de chat, macarons, biscuits et sucreries. Et, — ce qui, dans un festin, jamais ne doit être oublié, — pour « coup du milieu », liqueurs de couvent ; tout le long du repas, vin vieux des d'Inguimberti, et pour couronner la fête, café exquis et flacon de ce « coudounat » comme on sait si bien le faire à Bonnieux.

Elle était de bonne maison, Misé d'Inguimberti, et par tradition, elle faisait bien les choses.

Huit heures n'avaient pas sonné que Mademoiselle d'Inguimberti était prête. Elle avait mis sur elle tout

pu riche e de pu bèu dins soun gardo-raubo e dins si cofre : raubo de sedo flourido e touto endentelado, cadeneto de perlo fino au cóu, brassalet d'or i poung, estello de diamant is auriho em' i det... Em'acò, — perqué pas lou dire ? li poumeto di gauto un brigoun tencho emé de cremesin, — metié sa darriero espingolo e dounavo un darrié cop d'iue à soun mirau, quand tabasèron à la porto.

Manquè pas l'ouro, lou lipet !

E Misè, la man sus soun cor, — car lou cor ié faguè viro-passo, davalè pèr durbi...

— Intras, moun Segne Sant Antòni ! Fuguès lou bèn-vengu dins l'oustau di d'Inguimbèrti. Quet ounour pèr la famiho e quete grand jour pèr iéu !... Intras.

E Sant Antòni e Misè se dounèron lou bras, intrèron dins la grand salo e fuguèron lèu vis-à-vis à taulo... car Sant Antòni avié fam.

Se manquè de rèn que noun la soupiero ié toumbèsse di man, quand Martino intrè pèr servi, e veguè, li couide sus la touaio, aquéu grand escamandre d'ome, estrange ami de la famiho !... em'amplo roupo carmelito, capouchoun en tèsto, barbasso griso au mentoun, gros feisset sus la ventresco... un Frai mendicant ? un faus Recoulet ? un capouchin de rescontre ? que sabe iéu ! un barrulaire, un raubogalino ! quicon d'afrous, de gresa, de pudissènt ! un mort-de-fam se lipant li brego, tre que veguè tuba la soupo...

Martino finiguè pamens pèr se rassegura, resouludo d'estaca lou bòchi ounte la mestresso voulié. S'aquité de soun service en counsciènci. E Misè d'Inguimbèrti

ce qu'elle avait de plus riche et de plus beau dans sa garde-robe et ses coffres : robe de soie à ramages toute garnie de dentelles, collier de perles fines au cou, bracelets d'or aux poignets ; étoiles de diamants aux oreilles et aux doigts. Et avec ça, (pourquoi ne pas le dire ?) les pommettes légèrement teintes de fard, elle piquait sa dernière épingle et donnait une dernière œillade à son miroir, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

Il ne manqua pas l'heure, le gourmand !...

Et Mademoiselle, la main sur le cœur, — car l'émotion le lui mettait sens dessus dessous, — descendit pour ouvrir...

— Entrez, Monseigneur Saint Antoine ! Soyez le bienvenu dans l'hôtel des Inguimberti. Quel honneur pour la famille et quel grand jour pour moi !... Entrez.

Et Saint Antoine et Mademoiselle, se donnant le bras, entrèrent dans la grand'salle, et furent bientôt attablés en face l'un de l'autre, car... Saint Antoine avait faim.

Peu s'en fallut que Martine ne laissât la soupière lui tomber des mains quand elle entra pour servir, et qu'elle vit, les coudes sur la table, ce grand escogriffe, cet étrange ami de la famille, sous une ample robe carmélite, capuchon en tête, longue barbe grise au menton, grosse corde sur la bedaine, — un frère mendiant ?... un faux Récollet ? un capucin de hasard ?... que sais-je, moi ! un rouleur, un voleur de poulailler, un affreux pied-plat, crasseux et puant, un meurt-de-faim, se pouléchant les babines, à la seule vue de la vapeur qui montait de la soupe...

Martine finit pourtant par se remettre et se résoudre à attacher le bouc là où sa maîtresse le voulait. Elle

fasié galantamen, em'un biais aristoucrati, em'uno grâci soubeirano, lis ounour de l'oustau e de la taulo ; e fasié peréu bouqueto, e disié : — Bèu Segne, prendrias pas encaro un pau d'eiçò ? Encaro un pichot tros de ràbi ! aquelo aletto de perdigau !...

La servicialo ié vesié plus ! se cresié d'èstre lou jouguet d'un pantai diabouli.

Ah ! mai, veici qu'après lou cop dóu mitan, adeja gounfle de bon taioun, redoun coume un O, la barbo enviscado de saussun e de saussaio, lou nas rouge coume la cresto d'un gau de mas, l'iue flamejant dóu fiò de l'aigo-ardènt, l'abouminable e faus ermitan óublido de contro-faire sa voues, cacalejo, bretounejo, galejo, barjo e desbarjo, talamen que Martino recounèis lou sacrestan !

Sort quatecant, fasènt semblant d'ana querre vers lou confissèire encaro uno sietado de bon-bon pèr lou dessèr, e cour à la clastro. Sono tant ferme que n'asclò la campaneto...

— Santo Crous ! misericòrdi, Moussu lou Curat ! crido desalenado. Au secours !

— Que vous arribo, Martino ?

— Uno abouminacioun !

E ié conto ço que se passo, talo causo ansin, coume acò, coume acò ; Luquet ansin... capouchoun en tèsto, barbo au mentoun... Sant Antòni autramen... Misè destimbourlado en plen...

— Uno abouminacioun, vous dise, que dèu faire ploura, d'aquesto ouro, lis ange e li sant de paradis ! Eh ! quau saup tout ço que pòu arriba, se venès pas lèu ié metre bon ordre ?

s'acquitta de son service en conscience. Et Mademoiselle d'Inguimberti faisait galamment, avec une aisance aristocratique, une grâce suprême, les honneurs de la maison et de la table, et elle disait : — Beau Seigneur, ne prendriez-vous pas encore un peu de ceci ? Encore ce petit bout de râble ! cette petite aile de perdreau !

La servante n'y voyait plus. Elle croyait être le jouet d'un rêve infernal.

Ah ! mais, voilà qu'après le « coup du milieu, » — déjà gonflé de bonne chère, rond comme un O, la barbe engluée de jus et de sauce, le nez rouge comme la crête d'un cop de ferme, la flamme de l'alcool lui sortant des yeux, l'abominable et faux ermite oublie de déguiser sa voix, caquette, bredouille, parle et ânonne, si bien que Martine reconnaît Luquet !

Elle sort dare-dare, feignant d'aller chez le confiseur chercher encore une assiettée de friandises pour le dessert, et, courant à la cure, elle sonne à fêler la sonnette :

— Sainte Croix ! miséricorde ! Monsieur le Curé !  
— crie-t-elle haletante, — au secours !

— Eh ! que vous arrive-t-il, Martine ?

— Une abomination !

Et elle conte ce qui se passe, telle chose comme ceci, comme cela... Luquet par ci... encapuchonné, barbe au menton... Saint Antoine par là... Mademoiselle, le cerveau tout à fait détraqué...

— Une abomination, vous dis-je, qui doit faire pleurer, à cette heure, les anges et les saints du paradis ! Et qui sait tout ce qui peut arriver, si vous n'y venez pas mettre bon ordre ?

Moussu lou Curat poudié plus teni soun rire...

— Martino, ié faguè, anas-vous-en lèu. Fuguès tranquilo, vous sièu après. Acò n'en sara pas mai.

— Bèu, vous afourtisse, coume un trau, manjo coume un porc, parlo coume un barrau destapa, a la cigalo... Es uno counfusioun !

— Vous siéu après, vous dise, — pèr tout adouba. Sara lèu fa !... fuguès tranquilo.

E lèu-lèu Moussu lou Curat, — que, certo, lou fai pèr un bèn, — se bouto sus lis esquino uno vièio capo foro service ; se counfeiciouno emé de coutoun en ramo, uno barbo blanco, se l'emplastro au mentoun e sus li gauto ; pren li gròssi clau de la glèiso e de la clastro, e part. Dins un saut es à l'oustau di d'Inguimbèrti. Intro subran, — que Martino vèn d'avè la precaucion de leissa la porto duberto, e :

— Ta ! ta ! ta ! à la porto de la grand salo.

— Quau pico ? dis Misè.

— Iéu ! Sant Péire, dis, fasènt brusi si gròssi clau.

— Quau sias ?

— Sant Péire, vous dise.

E Misè duerb.

— Intras, grand Segne Sant Péire ! Fuguès lou bèn-vengu dins l'oustau di d'Inguimbèrti ! Salut à vous e glòri à Diéu !... Mai s'acò countùnio, noste oustau vai èstre lou paradis escrèt ! Intras.

Tre que Moussu lou Curat vèi soun Luquet ataula, la fàci roujo coume lou fiò :

Monsieur le Curé avait grand peine à ne pas éclater de rire.

— Martine, dit-il, allez-vous-en vite. Soyez tranquille, je vous suis de près. Cela ne sera rien.

— Il boit, je vous l'affirme, comme un trou, mange comme un porc, il parle à tort et à travers ; il est saoul comme une grive. C'est une confusion !

— Je suis sur vos talons, vous dis-je, pour tout réparer. Ce ne sera pas long...

Et vite, vite ! Monsieur le Curé, — qui, certes, le fait pour un bien, — jette sur ses épaules une vieille chape hors de service, se confectionne avec du coton en rame une barbe blanche, se la colle au menton et sur les joues, prend les grosses clés de l'église et de la cure, et le voilà parti. En un saut, il est au logis des Inguimberti. Il entre tout à coup, — Martine ayant eu la précaution de laisser la porte entr'ouverte, et...

— Toc ! toc ! à la porte de la grand'salle.

— Qui frappe ? dit la damoiselle.

— Moi ! répond Monsieur le Curé, faisant sonner ses grosses clés.

— Qui êtes-vous ?

— Saint Pierre.

Et Mademoiselle ouvre.

— Entrez, grand Seigneur Saint Pierre ! Soyez le bienvenu dans l'hôtel des d'Inguimberti ! Salut à vous et gloire à Dieu ! Mais si cela continue, cette maison sera le paradis même. Entrez.

Dès que Saint Pierre aperçoit son Luquet attablé, le museau rouge comme braise :

— Ah ! bon ! — ié vèn, es tu que cercave. Enfin t'agante ! Ah ! es ansin que fas ti plantié, galoupin !

Emai aguèsse de cremesin sus li gauto, Misè d'Inguimbèrti venguè blèimo coume un pedas, e Luquet s'aubourè brandant coume uno sounaio, e de la pòu s'escagassè... E Sant Pèire, countuniant :

— T'auboues, o t'auboure ?... Se se pòu !... coume se fai, miserable ! que te sies esbigna dóu paradis coume acò sènso ma permissioun, e qu'as prouficha pèr sourti d'un moumen ounte, las de barra e de durbi ma porto, m'ère endourmi la laissant entre-duberto ?... Eh ! bèn, vai ! es à iéu aro qu'as à faire !

E a grand cop de pèd aqui darrié, à grand cop de clau sus lis esquino, Sant Pèire met deforo Sant Antòni, que, desencigala, gingoulo : — Ai ! ai ! ai ! e bramo : — Perdoun, Moussu lou Curat !

— Que t'arribe mai ! ié faguè Sant Pèire.

— Lou farai plus !

E despareiguèron tóuti dous sènso dire adessias !

E Misè d'Inguimbèrti, dins aquel escandalous escaufèstre, aguè, pecaireto ! un gros mourimen de cor : s'avaniguè sus sa cadiero à bras. E Martino, escoundènt tant que poudié soun contentamen e soun risoulet, descourdelè la pauro innocènto, e la revenguè, en ié fretant, emé de vinaigre, lou pouse e li narro, li pognet e la bouco de l'estouma.

— Ah ! bon ! fit-il, — c'est toi que je cherchais. Enfin ! je te mets la main au collet ! Ah ! c'est ainsi que tu fais l'école buissonnière, galopin !

Quoiqu'elle eût du fard sur les joues, Mademoiselle d'Inguimberti devint pâle comme la mort, et Luquet se leva, branlant comme une sonnaille, et de la peur s'affaissa. Et Saint Pierre, continuant :

— Veux-tu te relever, ou je te relève, moi ? Est-ce possible !... Comment se fait-il, misérable, que tu te sois ainsi esquivé du paradis sans ma permission, profitant, pour sortir, d'un moment où, las d'ouvrir et de fermer ma porte, je me suis endormi, la laissant entrebâillée ? Eh bien ! c'est à moi que tu vas avoir affaire.

Et à grands coups de pied là derrière, à grands coups de clefs dans le dos, Saint Pierre met dehors Saint Antoine, qui, dégrisé, hurle : — Aïe ! aïe ! aïe ! Pardon, Monsieur le Curé !

— Que je t'y reprenne ! lui disait Saint Pierre.

— Je ne le ferai plus !

Et ils disparurent l'un et l'autre sans dire bonsoir.

Et Misé d'Inguimberti, dans cette scandaleuse échauffourée, sentit, pauvrette ! son cœur défaillir, et s'évanouit dans sa chaise à bras. Et Martine, cachant autant qu'elle le pouvait sa jubilation et son envie de rire, délaça la pauvre toquée, et la fit revenir à elle, en lui frottant de vinaigre les tempes et les narines, les poignets et le creux de l'estomac.

(Traduction par l'auteur).

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

Introduction . . . . .	1
La vedigano ( <i>La verge d'osier</i> ) . . . . .	10
A l'espitau ( <i>A l'hôpital</i> ). . . . .	22
Lou gau ( <i>Le coq</i> ) . . . . .	26
Li dansaire de Jounquero ( <i>Les danseurs de Jonquières</i> ) .	40
Lou curat de Cucugnan ( <i>Le curé de Cucugnan</i> ). . . .	44
Li perdigau ( <i>Les perdreaux</i> ). . . . .	60
Cato, cat e catoun ( <i>Chats, chats et chatons</i> ) . . . .	76
L'Abat Tabouissoun ( <i>L'Abbé Tabouissoun</i> ). . . . .	82
Lou mège de Cucugnan ( <i>Le médecin de Cucugnan</i> ). .	94
L'innouènto ( <i>L'innocente</i> ) . . . . .	108
Misè d'Inguimbèrti ( <i>Mademoiselle d'Inguimbèrti</i> ) . .	112

---





123846

LaProv.  
E859:5c

Author..... Roumanille, Joseph  
Title..... Contes Provençaux.

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY

Do not  
remove  
the card  
from this  
Pocket.

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File."  
Made by LIBRARY BUREAU

